VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 4 Avril 1916 NUMERO 47

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

LA LOI POUR TOUS

Samedi soir et dimanche après-midi, la ville de Winnipeg a été le théâtre d'échauffourées à laquelle participèrent soldats et civils. La police dut jouer copieusement du bâton pour rétablir l'ordre et même faire appel aux pompiers. Et le résultat de tout cela c'est qu'une quatre-vingtaine de soldats et une vingtaine de civils ont comparu ou devront comparaître devant le magistrat de police; c'est qu'aujourd'hui Winnipeg a un tantinet l'aspect d'une ville sous l'empire de la loi martiale; c'est, résultat le plus déplorable, que quelques soldats ont été gravement blessés au cours de ces échauffourées.

Il n'en faudrait pas conclure cependant que Winnipeg est le mouton noir du pays, que la licence y est la norme de la conduite des troupes qui s'y entraînent... ou séjournent. A la vérité, nous n'avons pas trop de motifs de nous plaindre. Notre ville a plutôt été épargnée: elle aurait bien pu être comme London, Ontario, le théâtre de nombreuses rencontres entre la police et les militaires. En somme, nous n'en avons eu que deux. Une de trop certainement, comme le notait un de nos confrères de la presse quotidienne. Car l'on est en droit de se demander comment a pu se produire l'échauffourée de dimanche après-midi. Celle de la veille au soir aurait du mettre sur leurs gardes les autorités...

Manque de discipline, disent les uns; mépris de la loi ou plutôt croyance que la loi, comme le notait le **Telegram**, est au-dessous des militaires. Nous sommes plutôt enclin à nous rapprocher de cette seconde opinion. Calgary, Edmonton, Regina, London, Toronto, Ottawa, maintes autres villes, ont vu des scènes de désordres analogues à celles de samedi. C'était toujours le même mépris des autorités civiles, la croyance, chez nombre de militaires, qu'ils étaient au-dessus de la loi. Erreur souvent approuvée par les civils. En ne fermant point les buvettes, au moins en ne les interdisant pas aux troupes, les civils sont dans une bonne mesure responsables de regrettables incidents comme ceux de samedi. Les soldats ne sont ni meilleurs ni pires que le reste des citoyens. Seulement si on les expose, mon Dieu, ils pourront faillir. Et le plus mauvais service que pourraient rendre à l'armée les civils, ce serait de pallier et d'excuser des incidents comme ceux de samedi et dimanche.

UN AUTRE TEMOIGNAGE

Vendredi soir dernier, au collège Morin, de Québec, M. W.-S. Bullock, député provincial de Shefford, pasteur protestant élu député par un comté en majorité français et catholique, a donné en présence d'un auditoire anglais et français une très forte et courageuse conférence sur la question ontarienne. Le pasteur-député Bullock n'en était pas à ses débuts: à la chambre de Québec, il a déjà dénoncé énergiquement le Règlement XVII. Nous regrettons que les journaux ne nous donnent qu'un résumé de cette conférence. Ce n'en est pas moins un précieux témoignage qu'il convient de bien mettre en valeur.

"L'an dernier, beaucoup lui ont dit de se mêler de ses affaires. Sans vouloir intervenir dans les affaires de l'Ontario, il croit que les citoyens de la province de Québec ont le droit de laisser savoir à leurs compatriotes leur opinion sur cette question. Il est certain que si la législature de Québec passait une législation semblable à celle que la province d'Ontario veut aujourd'hui imposer à la minorité française, les citoyens de la province voisine ne manqueraient pas de faire connaître leur opinion et de donner à leurs compatriotes toute l'aide possible. Le conférencier rappelle que lorsque la Confédération fut fondée, plusieurs s'y opposèrent en prétendant que la minorité des deux provinces de l'Ontario et de Québec allait en souffrir au point de vue éducationnel. Sir John A. Macdonald leur donna l'assurance que la Confédération serait mise en vigueur de façon à garantir les droits de la minorité. "Nous savons- dit-il, de quelle façon la province de Québec a rempli ses obligations jusqu'à ce jour."

"M. Bullock cita le Règlement XVII et démontra que cette législation impose aux enfants canadiens-français l'obligation de recevoir toute leur instruction dans une langue qui leur est étrangère après leur première année d'étude, comparant cette situation à celle qui serait faite à la minorité protestante de cette province. M. Bullock nie positivement que ce soit une question de religion. C'est simplement un désir très louable des Canadiens-français de conserver la langue qui leur est chère.

"M. Bullock énumère ce que demandent les Canadiens-français et conclut que leurs demandes ne sont que justes et que tous les citoyens bien pensants devraient les aider dans leurs revendications. Il réclama la suspension du Règlement XVII pour la durée de la guerre. Le Dr Parmelee a proposé un vote de remerciements au conférencier qui a été chaleureusemnt applaudi."

Attendons la réception que fera l'**Orange Sentinel** à cet appel d'un pasteur protestant.

LES ECHECS DE LA DIPLOMATIE ANGLAISE

(Le **Nationaliste**)

Il y a quelques semaines, le **Nationaliste** résumait ici même un chapitre d'histoire relatif aux origines lointaines de la puissance actuelle de l'Allemagne. L'historien, M. Gabriel Hanotaux (voir **Histoire de la France Contemporaine,** vol. IV, pp. 329 et ss.), y démontre que si Berlin a mis pied dans les Balkans et devint à une époque peu éloignée l'arbitre des destinées européennes, la faute en est à Disraëli et à l'étroitesse des conceptions diplomatiques anglaises, au traité de Berlin (1878). Cette fois-là, le **Foreign Office** de Londres ne fut pas à la hauteur, Bismarck le roulait proprement.

Au risque de scandaliser derechef sir Wilfrid Laurier, qui prit la peine, au Monument national, peu de jours après le rappel par le **Nationaliste** de ce chapitre d'histoire déjà oublié, d'en tenter la réfutation, impossible à faire, devant la maîtresse page de Hanotaux, revenons sur ce sujet et citons maintenant un récent article de la revue anglaise, confirmant en tous points l'impression de faiblesse devant la tâche à accomplir, qui se dégage des tractations passées et présentes de la Grande-Bretagne avec des nations qui eussent pu lui être sympathiques et dont elle s'est, de par la faute de son **Foreign Office,** aliéné les bons sentiments.

Edouard VII fut, on le sait, un diplomate heureux, le seul véritable que, peut-être, d'après maints auteurs anglais, l'Angleterre ait eu depuis des années. Dans un récent article de l'**English Review** (1), M. Seton-Watson écrit: "**Dès la première heure, le but du roi Edouard fut parfaitement clair et logique: il s'y appliqua avec un flair diplomatique insurpassable, un grand tact personnel et une profonde connaissance de l'écheveau de la politique continentale et de la nature humaine en général. Son but était d'aplanir les principaux points dangereux de la situation européenne, — et il s'en trouvait plusieurs. Notre long isolement avait engendré en nous un esprit d'arrogance et un dédain de l'étude de nos voisins qui eurent pour résultat le regrettable incident de Fashoda, qui n'était pourtant pas "inévitable". La guerre sud-africaine nous apprit une leçon dont nous avions grand besoin, — celle qu'il ne faut pas mépriser les petites nations, — et nous révéla la profondeur de notre sentiment insulaire et de notre impopularité, de même que les dangers auxquels nous exposaient ces deux faits incontestables. L'explosion du "proboërisme" sur le continent nous révéla comme dans un éclair l'abîme entr'ouvert à nos pieds.**"

Edouard VII s'appliqua donc à faire disparaître les causes de conflits entre sa nation et les autres. Il conclut l'entente anglo-française et la convention anglo-russe, destinées à donner de solides alliées à la Grande-Bretagne. Il tenta même un rapprochement avec l'Allemagne; mais les souverains de Londres et de Berlin s'aimaient si peu, ils avaient des méthodes politiques si opposées qu'ils ne purent s'entendre. Et, du reste, cette entente anglo-allemande, ainsi que le dit le collaborateur de l'**English Review,** n'eut pu se conclure que sur l'admission, par Berlin, de ce principe fondamental, — le respect total de la France par l'Allemagne. Edouard VII mourut avant d'avoir abouti à une convention quelconque avec Berlin Il restait à sir Edward Grey, qui, de longues années durant, avait suivi la direction tracée par Edouard VII, sir Charles Hardinge et sir Arthur Nicolson, d'essayer d'y atteindre. Et, dès ce moment, une période de vacillations s'ouvrit, au **Foreign Office,** tantôt se rapprochant, tantôt s'écartant de Berlin, dans une série de démarches incertaines, "**dûment exploitées par la Wilhelmstrasse et ses agents parmi la presse anglaise et dans les cercles de la finance internationale, à Londres et à Paris, pour ne pas parler de la campagne plus malhabile menée dans une certaine presse continentale**" (**English Review,** loc. cit.) Au dire de l'auteur de l'article que nous analysons, la politique de sir Edward Grey, envers l'Allemagne, n'était ni chair ni poisson; et si le premier diplomate anglais de ce temps fit preuve d'honnêteté, de souci de la paix, s'il avait intelligemment suivi, tant qu'Edouard VII vécut, l'impulsion que celui-ci lui avait donnée, il resta ensuite en quelque sorte sans direction personnelle, le roi-diplomate disparu. La boussole n'y était plus.

"**Il est certain que, dès 1908**", ajoute le collaborateur de l'**English Review,** "**sir Edward Grey reçut vers le printemps un avertissement catégorique de la part du premier ministre de France d'alors, M. Clémenceau, à l'effet que les Allemands étaient déterminés à ne pas respecter la neutralité belge, et fut averti en même temps de la nécessité urgente d'une préparation militaire adéquate, de la part de la Grande-Bretagne. M. Clémenceau lui affirma que 150,000 soldats anglais ne seraient d'aucune utilité, mais que si 250,000 Anglais pouvaient débarquer outre-Manche dans les premiers dix jours de l'ouverture des hostilités, la ruée allemande pourrait être enrayée, et que si l'Angleterre avait dès lors 500,000 hommes sous les armes, le cours de la guerre en serait changé. A la lumière de notre expérience, depuis le commencement de cette guerre-ci, nous saisissons bien toute la sagesse de l'avis de M. Clémenceau.**" Mais, affirme toujours le même auteur, la diplomatie anglaise se laissa aller "**à la dérive**" et ne s'occupa pas d'approfondir la psychologie des classes dirigeantes allemandes. Aussi, en 1913, fut-ce elle qui "**imposa virtuellement le traité de Londres aux délégués des nations balkaniques, après une forte pression de la part de sir Edward.**" Et, cela fait, le **Foreign Office** laissa la Turquie reprendre la région d'Andrinople cédée à la Bulgarie par ce traité, tout en continuant de négocier avec elle pour le chemin de fer de Bagdad, de telle manière que, sur ce point, il ne faut pas s'étonner de l'adhésion que le roi Ferdinand donnait plus tard à la cause germanique dans les Balkans. "**Il est superflu**", dit toujours M. Seton-Watson, "**de signaler que cet abandon de la Bulgarie a rongé fatalement l'esprit du roi Ferdinand et de ses hommes d'Etat, par la suite, et qu'il explique tout aussi bien que n'importe quelle autre raison la défiance qu'ils entretinrent ensuite à l'endroit de la diplomatie anglaise et les décida enfin à se jeter du côté des puissances du centre. Ce qui fut encore une faute plus grande, au point de vue diplomatique, c'est que sir Edward Grey offensa profondément la Bulgarie sans faire en même temps quoi que ce fût pour se concilier la Grèce, ainsi que la Serbie et la Roumanie, toutes deux traitées de quantités négligeables depuis longtemps par l'Angleterre, dont ce fut une tradition politique déplorable.**"

Passons-en maintenant à l'action de la diplomatie anglaise depuis la déclaration de guerre, telle que la décrit le collaborateur de l'**English Review,** dont le loyalisme ne peut être mis en doute.

Et, dès l'abord, note l'**English Review,** le **Foreign Office,** chargé de faire la diplomatie pour le compte des Alliés, se comporta étrangement dans ses relations avec l'Italie. "**Notre programme**", dit M. Seton-Watson, "**repose sur le principe des nationalités et des droits des petites nations**", — déclaration que feraient bien de méditer ici les gouvernants de Toronto. Or, le traité secret entre l'Italie et les Alliés, tel que conclu le 27 avril 1915, viole, d'après l'**English Review,** ces deux principes fondamentaux: car il reconnaît à l'Italie le droit d'occuper une région de l'Autriche où il y a 700,000 Slaves, "de ces mêmes Slaves **parmi lesquels le mouvement en faveur de l'unité serbo-croate a poussé de profondes racines. .... L'on décida de cacher toutes ces négociations au gouvernement serbe et, incidemment, d'ignorer les nombreux chefs serbo-croates aptes, à tous points de vue, à représenter les habitants de la Dalmatie, de la Croatie et de l'Istrie... En reconnaissant à l'Italie le droit d'occuper pour des motifs stratégiques le littoral dalmate, contre le gré de ses habitants,** sir Edward Grey... a dépouillé la Grande-Bretagne du droit moral de dénoncer la conquête allemande de la Belgique. L'Allemagne a tout autant droit à la Belgique et à la Hollande que l'Italie à la Dalmatie. **Les revendications des deux ne sont fondées que sur des motifs stratégiques et sur la force des armes**". Il y avait là erreur grave, estime-t-on dans les cercles qui connaissaient la Serbie et les sentiments d'une partie de la population dont la diplomatie anglaise permettait l'annexion à l'Italie. De même aussi, l'intervention du **Foreign Office** dans les Balkans et ses tractations hésitantes dans les capitales grecque, bulgare, roumaine n'ont pas donné les résultats que les Alliés avaient droit d'en attendre, après en avoir confié le soin à Londres. M. Hanotaux l'a déjà fait entendre dans un article assez clair, au **Figaro,** il y a quelques mois; il l'a répété dans la **Revue hebdomadaire** ensuite, et de façon plus catégorique. "**La politique de sir Edward Grey dans les Balkans fait penser en tous points aux efforts d'un enfant qui tenterait de faire un "puzzle" chinois avec les mauvaises pièces. Il n'a jamais, avant et depuis la guerre, montré qu'il comprenait un tant soit peu la signification vitale des Balkans, dans une guerre européenne, surtout pour la politique anglaise**", écrit en toutes lettres l'**English Review.**

Le **Foreign Office** a surtout affiché à l'endroit de son alliée de la première heure, la Serbie, une indifférence manifeste, affirme M. Seton-Watson, dans son article fouillé. "**Son manque de politique stable, à l'endroit de la Serbie, apparaît clairement, à la lumière des événements récents; il ne se manifeste pas moins clairement, dès le début des hostilités. ....La Serbie, dès la première heure, fut exclue de la position et des privilèges d'une nation alliée. Cela n'empêcha pas toutefois l'Entente de la pousser à envahir le territoire austro-hongrois, quand une diversion de ce côté parut devoir aider la cause des Alliés. En septembre 1914, cette invasion se fit, contre les conseils des experts militaires, et malgré toute la clarté de la situation. Elle faillit, en Bosnie et en Slavonie; stratégiquement, elle devait aller à un échec; les résultats en furent désastreux pour la population serbo-croate, qui avait bien accueilli les envahisseurs et fut durement châtiée, quand les autorités autrichiennes reprirent la haute main.**"

Le **Foreign Office,** pendant les mois suivants, au dire toujours de l'**English Review,** "**rabroua les petites puissances qui nous faisaient des ouvertures, et s'exposa ensuite à se faire rabrouer à son tour, quand, le moment psychologique passé, il leur fit des ouvertures manquant de dignité.**" Il en fut ainsi avec la Bulgarie. Le **Foreign Office** se joua longtemps de Sofia, Sofia s'en amusa à son heure. "**En août (1915), sir Edward Grey s'aperçut de ce qui était évident dès janvier, vit que les conditions intérieures de la Serbie lui rendaient impossible la cession volontaire de la Macédoine à la Bulgarie et que la condition indispensable de tout cela devait être une pression amicale, mais soutenue, de la part de l'Entente. Mais il s'en était aperçu six mois trop tard; et au surplus, par son traité avec l'Italie, par son refus constant d'accepter la Serbie comme alliée, il avait accru de beaucoup la difficulté de concessions par le gouvernement serbe. On ne pouvait demander à la Serbie de reconnaître l'unité nationale serbe. On ne pouvait demander à la Serbie de reconnaître l'unité nationale bulgare sous une forme qu'elle avait constamment refusé de reconnaître, si on ne lui donnait l'assurance que les Alliés supporteraient sa réclamation en faveur de l'unité nationale serbo-croate. Et c'est justement cette assurance que sir Edward Grey et ses collègues ne lui pouvaient donner, liés qu'ils étaient par leurs engagements envers l'Italie. Du moment que la pitoyable tournure de l'expédition des Dardanelles devint apparente aux Bulgares, — il faut se rappeler que toute la péninsule balkanique en connut les détails par le menu, alors que le public anglais n'en connaissait encore rien, — une seule chose eût pu les empêcher de se rallier aux puissances du centre, — un prompt déploiement de forces militaires, démonstration pratique que nous ne permettrions pas l'écrasement de notre alliée, la Serbie. Malheureusement, sir Edward Grey et ses conseillers militaires montrèrent jusqu'à l'évidence qu'ils ne savaient pas apprécier l'enjeu. Ils ne s'aperçurent pas, — bien que le gros public le sût lui-même depuis neuf mois, — que seule la Serbie barrait la route de Constantinople et de Bagdad aux Allemands et que seule la Serbie ouvrait une route à une sérieuse offensive contre le point faible de la cuirasse allemande, sur les grandes plaines hongroises.**"

La Grèce avait fait des avances. "**Tout l'automne de 1914, on savait que la Grèce avait des velléités de se ranger de notre côté, à l'heure où nous le voudrions. Nous n'en voulûmes pas et nous décourageâmes même son intervention.**" Plus tard, la situation change. "**Cependant, il y a tout lieu de croire que, dès le début de 1915, à la connaissance et du consentement du roi Constantin, des projets définis d'une intervention grecque, en faveur des Alliés, furent exposés au gouvernement anglais; il ne les écouta même pas.**" Discret, l'état-major grec déconseilla l'expédition des Dardanelles, sans être non plus écouté, — on sait depuis à quel prix. Enfin, "**le prince Georges, de Grèce, reçut mandat de son frère, le roi Constantin, d'aller offrir à Paris une intervention de la Grèce en faveur des Alliés, moyennant la garantie, par les puissances de l'Entente, de l'intégrité du territoire grec. Les Français inclinèrent à l'acceptation de cette offre, mais Londres la rejeta, disant qu'il ne fallait porter aucune attention à une "unauthorized amateur diplomacy".**" Des mois se passèrent, Sofia se préparait, Berlin de même, à l'invasion de la Serbie; le **Foreign Office,** "**neuf mois trop tard**", dit le collaborateur de l'**English Review, s'aperçut de la gravité de la situation.** Au lieu d'agir vivement, il se prit à négocier encore avec Athènes, dont il avait refusé maintes fois les avances. Les Français avaient compris, eux: MM. Viviani et Millerand durent traverser en Angleterre pour presser le **Foreign Office** d'intervenir, de même que le **War Office.** Rien n'y fit. Le 29 octobre 1915, le général Joffre traversa la Manche. "**A son arrivée, sir Edward Grey, jetant aux quatre vents ses promesses publiques à la Serbie, pressa le généralissime français d'évacuer tout de suite Salonique et d'abandonner la Serbie à son sort. Le général Joffre lui répondit ce mot historique: "Vous nous lâchez sur le champ de bataille!" Rarement, jamais même, un ministre des Affaires étrangères anglais ne s'était jusque là exposé à une aussi humiliante riposte de la part d'un allié. Mais le coup avait porté. Joffre gagna son point et, selon le mot à l'emporte-pièce de sir Edward Carson, le gouvernement "décida que ce que, trois semaines plus tôt, il avait déclaré être trop tard pour l'accomplir, il était temps de le faire, trois semaines plus tard.**" Mais, ces trois semaines qui eussent pu modifier la fortune de la campagne, le manque d'une politique balkanique, de la part de sir Edward Grey, les avait irrémédiablement perdues. Et l'on sait ce que valut cette erreur à la Serbie, envahie et dévastée comme la Belgique, pis même que la Belgique.

Comme finale à cet article qui projette un jour si cru sur la faillite de la diplomatie anglaise depuis la mort d'Edouard VII, le collaborateur de l'**English Review** écrit ce morceau: "**La Grande-Bretagne souffre aujourd'hui de son habitude fatale d'abriter les fautes de ses chefs, civils et militaires, de faire fi des critiques fondées, de les traiter de pleurnicheries, de dire que nous faisons tout pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tel n'est pas le moyen de gagner cette guerre-ci. Une partie de la presse anglaise favorise cette méthode désuète de lancer partout, sur Londres, cette affirmation intempestive d'un de nos chefs politiques que "l'Allemagne est vaincue". Vaincue, quand ses armées ont marché triomphalement d'Ypres à Vidin, de Mitau à Prizen! Cela remémore cette époque où nos officiers adressaient leurs malles à Pretoria, pour y arriver prisonniers, non pas cette époque de la Semaine Noire,** — Black Week, — **où nous serrions les dents et posions les fondations morales de notre victoire future!**"

Un tel article résume à peu près le bilan des erreurs diplomatiques anglaises depuis des années et des mois. Il démontre que le **Foreign Office** n'a pas la poigne brutale mais effective de la **Wilhelmstrasse,** pas même l'assurance et la manière fines du Quai d'Orsay. Ce qu'un Canadien-français n'auront pas le droit d'écrire, un Anglais d'Angleterre, lui, le dit et l'écrit franchement, dans l'**English Review.** Nous recommandons à nos politiciens jingos la lecture de cet article, — que sir Wilfrid Laurier lui-même pourrait commenter à sa prochaine assemblée au Monument national.

Pierre Labrosse.

(1) **The War of Liberation: The Failure of Sir Edward Grey,** par **R. W. Seton-Watson, The English Review,** février 1916, pp 135 et ss.

LA VIE EN BELGIQUE

Notes recueillies d'un entretien avec un Père français du collège de Marneffe, se rendant en Suisse, où il allait se faire soigner.

Au point de vue matériel on a peu à souffrir de la guerre. Les Américains s'occupent de fournir à la population ce dont elle a besoin. Au point de vue moral, il n'en est pas de même; les Allemands font tout auprès de la population pour lui faire perdre l'espoir de recouvrer la liberté. Tout d'abord par les faussetés contenues dans leurs communiqués: à Bruxelles, ils sont affichés chaque jour à chaque coin de rue. Mais on n'y ajoute que peu de foi. Les Allemands eux-mêmes ne cachent pas leur peu de valeur. Devant un groupe de Belges, lisant le communiqué, un soldat passe, et de sa baïonnette déchire le communiqué en leur disant: "Allez, ne croyez pas à tout cela: ce sont des mensonges." La vérité sur les événements ne peut être connue que par les journaux clandestins ou les journaux français et Anglais passés en fraude. Mais on ne peut se les procurer qu'à des prix inimaginables. Ainsi le **Temps** et le **Times** se sont vendus jusqu'à 75 fr. Les Allemands eux-mêmes se procurent ainsi de l'argent. Les journaux clandestins comme la **Libre Belgique,** le **Courrier de la Meuse** se vendent parfois dix, douze et 15 sous. Les communiqués français et anglais, quand on est parvenu à les saisir, son polycopiés et répandus partout.

Le régime de la terreur, bien entendu, règne en Belgique. On fusille ou on met en prison tous ceux qui sont soupçonnés d'espionnage. A Bruxelles, on ne peut savoir quelles sont les personnes emprisonnées, car dès qu'ils sortent de leur cellule, les détenus doivent se mettre sur la tête un long capuchon, sorte de "cagoule" qui les empêche d'être reconnus. Un sous-chef de gare à Statte a été fusillé récemment pour avoir simplement signalé les trains qui passaient en gare. Les Belges d'ailleurs ne s'y méprennent pas. Bien des indices leur montrent que les Allemands ne sont pas aussi victorieux qu'ils le disent. Parfois des trains entiers passent, remplis de cadavres liés par bottes de cinq ou six. Des betteraves les recouvrent de façon à cacher aux populations les pertes des armées. Bien des préparatifs indiquent aussi qu'ils songent à une retraite. Les ponts sont minés, les poteaux télégraphiques sont sciés à moitié. Une agrafe de fer maintient encore le poteau droit, mais permettra au moment voulu de le renverser facilement. Les voies de chemin de fer allant en Allemagne sont doublées.

Un petit fait qui s'est passé dernièrement dans une famille près de Huy, montre quelle est la situation de l'Allemagne: des Belges logent un officier allemand. Un jour cet officier reçoit un superbe gâteau de sa femme. Il le montre à ses hôtes et leur dit: "Vous qui prétendez qu'en Allemagne la vie est si chère et si misérable, voyez ce qu'on m'envoie. Si nous n'avions plus de quoi manger, est-ce qu'on m'enverrait des gâteaux comme ça?.... Préparez le thé pour demain soir! Nous mangerons ce gâteau ensemble." Le lendemain l'officier apporte son gâteau, le découpe... Au milieu, il trouve une lettre!.. Il la décachète, la lit, il pâlit, se trouve visiblement émotionné. Les hôtes l'interrogent: "On nous trompe affreusement, répond-il, ma femme m'écrit que là-bas, ils mènent une vie affreuse, qu'ils ont à peine de quoi manger... que cela ne peut plus durer!

Les Belges savent tout cela: aussi ils regardent de haut leurs vainqueurs et les tournent en dérision sans pitié. Témoin le fait suivant qui se passa sur la place d'Enghien. Un groupe d'enfants costumés avec de petits bérets, comme en ont les soldats belges, s'amusaient à faire l'exercice. Des badauds s'attroupent, même des soldats et des officiers allemands s'arrêtent. Tout à coup le chef de la bande commande: "Nach Paris"! Aussitôt tous les petits soldats de reculer à qui mieux mieux! Tout le monde part d'un éclat de rire pas flatteur à l'adresse des Allemands présents. Le lendemain, sur la demande d'un officier, la police défendait aux enfants de jouer à l'exercice. Le chef de la bande se vengea. Passant près de l'officier qui était cause de la défense, il lui jeta: "Hein! hier vous avez eu peur de nous!" Une autre fois, un officier passe près d'une jeune fille portant sur son manteau le drapeau belge. Il le lui arrache et le jette à terre! La jeune fille lui dit:

"Oui, c'est plus commode de prendre ce drapeau que de passer l'Yser."

"Aller à dire". — C'est là une des expressions les plus baroques et l'une des plus familières de notre journalisme. Une chose, une phrase, une rumeur **comporte, signifie, implique**... mais qu'elle "aille à dire"! Avec un "air d'aller" comme celui-là, on passe à travers tout. Comment et où pouvez-vous arrêter une rumeur qui va à dire!...

LE COIN DES DAMES

POINT d'autorité possible à défaut de sanction", a dit un auteur contemporain. De ce principe il ressort donc de savoir la manière de commander et de punir les enfants si l'on veut être obéi de ceux dont on a à faire l'éducation.

Evidemment l'éducation commençant au berceau, il importe dès cette heure de se rendre compte non seulement de la responsabilité que nous impose le dépôt confié à notre garde, mais surtout de chercher un système efficace, une direction sérieuse, d'où dépendra la destinée de cette âme en cette vie, comme son avenir éternel.

Qui dit élever dit perfectionner; voilà la tâche ardue, difficile, que nous créent les devoirs ici-bas de l'autorité de Dieu. Et si nous voulons bien le bonheur de l'enfant confié à notre garde, sachons l'élever vers Dieu, vers l'abnégation, vers l'esprit du devoir si l'on veut en faire un homme: un homme qui sache prier, travailler, aimer et souffrir! Cette tâche serait quelquefois trop lourde pour les épaules de femmes, si Dieu n'avait mis en regard de cette mission des trésors de bonté, de dévouement dans le coeur d'une mère. Le bien ne se faisant pas sans difficulté, il ne faut donc pas ménager la vigilance, les sacrifices pour asseoir l'éducation de l'enfance sur des bases solides et religieuses.

L'un des plus grands préceptes dans l'art d'instruire les autres est de veiller sur soi, afin de mieux veiller sur l'enfant, de donner le bon exemple, s'attachant davantage à l'éducation morale du petit pour mieux connaître les penchants qui s'éveillent dans ce jeune coeur, étouffant les uns et développant les autres.

Ne discutons pas avec l'enfant, ne lui laissons encore moins marchander l'obéissance de même qu'il ne faut ni gronder ni punir à tout instant.

Sachons s'entourer d'un grand calme pour corriger chez l'enfance ce qui est vraiment une faute et non une étourderie inhérente à la fragilité de l'âge. Maintes fois, le châtiment est proportionné non aux torts du bambin, mais à notre mauvaise humeur, qui conduit à l'injustice.

Un jour que l'on sera sur les nerfs, on grondera à tout rompre parce que l'enfant a fait du bruit, brisé une porcelaine, répandu de la soupe sur la nappe, comme si une observation calme, douce, n'aurait pas suffi pour de tels délits.

Quintilien, le célèbre rhéteur et critique latin disait: Un enfant bien né qui n'est point touché d'une légère réprimande s'endurcira bien vite aux punitions corporelles. C'est évident, c'est prouvé que par ces corrections mal entendues, on rendra obstinés des enfants qui sans cela eussent été dociles, souples de caractère. Puis à mesure que l'enfant grandit, confions à son petit coeur un certain nombre de vérités premières qui lui feront comprendre ce qu'il est et ce que l'on attend de lui avec l'âge. Par exemple, disons au tout petit, à cette cire malléable:

Que la vie est une épreuve.
Que le temps est de la monnaie.
Que le travail est notre lot.
Que la paresse est un vice.
Que le bonheur n'est pas un fruit de la terre
Que le malheur est forgé de ses mains.
Que le riche doit aider au pauvre.
Que le pauvre ne doit pas envier le riche.

Sachons en plus inspirer à l'enfant une louable tendance à voir les choses sous leur beau côté. De là naîtra cette bienveillance d'esprit qui se reflètera sur le visage de l'enfant, qui se réjouira de trouver à son insu sur des épines... des roses.

Finalement, sachons se faire aimer de ces petits, qu'ils soient libres avec vous, père et mère, en ce sens qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Ainsi ne prenez jamais envers eux un air austère, impérieux comme pour les assujettir par une autorité sèche absolue.

Ne vous étonnez pas même de leurs petites erreurs, compatissez plutôt à leur faiblesse, pour mieux posséder leur confiance, leur sincérité sans lesquelles il n'y aurait nul fruit à espérer de l'éducation.

FRANCOISE DES BOIS.

NOTRE DEVOIR

L'ASSEMBLEE de jeudi soir, le 23 mars, n'a pas réveillé en la femme canadienne-française plus de patriotisme, plus le sens du devoir qu'elle en avait déjà dans le coeur. Le but atteint a été de consolider nos convictions, nous montrer l'union si intime qui existe dans les différents rangs de la nation, qu'une seule âme, qu'une seule pensée préside au mouvement national: celle de la revendication finale de nos droits. Il faisait bon d'entendre dire ce que le passé fut: cela donne un rayon d'espérance pour l'avenir.

Ce fut une pensée heureuse de nous associer aux luttes, aux batailles qui doivent se livrer. La femme n'a jamais eu peur de remplir son devoir et en cette circonstance, elle sera fière de se montrer aux côtés de son époux, de ses frères et même de son fils, les encourageant par sa présence et son travail dans la rude et pénible lutte qui s'engage. La femme canadienne-française n'est pas de celle qui dépose son fardeau sur les épaules d'une autre. Elle a compris, dès l'âge de l'adolescence, les responsabilités et les devoirs qui lui incombent de par sa position au sein de son peuple, elle n'a jamais failli ni aux uns ni aux autres. Dans les circonstances actuelles, et plus que jamais, ayant sous les yeux le noble dévouement des femmes françaises dans les hôpitaux, dans l'atelier, dans les oeuvres patriotiques et au sein même de la famille dont le chef est absent, ou blessé sur le champ de bataille, ou dormant son dernier sommeil dans un coin ignoré, ayant aussi sous les yeux ce dévouement si patriotique, si national que montrent nos soeurs de la Province d'Ontario, je puis affirmer que nous ne montrerons pas de faiblesse dans l'accomplissement de notre part dans la lutte actuelle.

Quelle sera la part de l'épouse, de celle qui veille au berceau de l'enfance, au chevet de l'enfant malade qui dirige par son exemple l'adolescence et la jeunsse? Cette part se trouve toute écrite das le coeur de chaque mère: les noms de Jésus, papa, maman, balbutiés dans la douce langue de France; la mentalité canadienne-française chez l'adolescent, l'amour sacré de ce langage qui rend si bien notre pensée, nos désirs, nos aspirations nationales.

Quelle sera encore notre part dans la lutte présente? Dans notre pays, chez le peuple canadien-français, nous comptons heureusement peu de renégats, mais par contre une foule nombreuse de tièdes, d'indifférents à la conservation de notre langue au sein de la famille. C'est particulièrement le cas de nos filles mariées avec des Anglais. Voilà notre nouveau champ d'action, voilà notre mission toute marquée pour raffermir sinon l'honneur de parler et de lire le français dans la famille. Cette éducation sera facile si nous démontrons à ces mères qu'elles ne doivent pas renier leur sang français, que leur langue est celle des gens lettrés, non des ignorants et des fanatiques, et que leurs enfants manieront avec perfection deux langues et seront mis au rang de gens distingués et instruits; que c'est mentir aux traditions de leurs vieux et vénérables parents que de déserter leur nationalité lorsque la lutte est si noblement engagée. Lorsque nous aurons remporté la victoire, les enfants parleront français et peut-être le père sera gagné à notre cause, car dans le bien "Ce que femme veut, Dieu le veut."

Quelle sera enfin notre part dans la lutte? La conversion à nos principes et la connaissance de nos droits parmi nos amies anglaises. Qui de nous n'a pas une de ces âmes dont l'esprit et le coeur remplis de sentiments délicats sera prête à compatir avec nous sur la situation que nous fait un gouvernement indigne. La femme est naturellement prête à épouser la cause du faible contre le fort; une injustice, à ses yeux, prend souvent la proportion d'un crime. Alors profitons de l'influence que nous avons sur nos amies anglaises pour les amener à faire cause commune avec nous. Peut-être cette recrue saura discrètement user de nos arguments, de nos raisons pour influencer d'autres personnes dans la voie de la justice et de l'équité.

GERTRUDE.

Le 26 mars 1916.

EMBELLISSONS NOS MAISONS

Le bon sens d'accord avec un bon goût, suffit pour agrémenter nos demeures. Il est certain que la richesse de l'ameublement n'est pas blâmable quand la fortune le permet, car ce sont les riches qui donnent du travail aux ouvriers, mais pour le grand nombre à la bourse petite tout ce qui est commode passe avant ce qui est élégant. Ne cherchons pas à avoir des meubles somptueux parce que notre voisine en a... Non, vouloir paraître riche quand on ne l'est pas est du suprême ridicule.

C'est par des détails que nous réussirons à donner à nos pièces un peu de charme et de personnalité. Oui, une femme est toujours jugée par la tenue de sa maison, car la propreté du logis en est le principal ornement. Des meubles luisants; des parquets sans poussière attirent le soleil et entretiennent la santé.

UNE ROSE MERVEILLEUSE

Les temps changent et les robes Siamois réussissent à atteindre le merveilleux avec la culture des fleurs. Une des plus remarquables productions est la rose changeante. A l'ombre ou à la tombée de la nuit, cette fleur est blanche comme de la cire. Mais quand vous la mettez au soleil une transformation merveilleuse se produit. Les pétales commencent d'abord à prendre une teinte bleue fanée et elles changent rapidement à un rose très pâle puis le rose se transforme en rouge très vif.

DE LA MODE

Ies temps changent et les robes aussi, hélas!... Avec la nouvelle silhouette, la robe de l'an dernier n'est pas acceptable mais elle peut cependant être utiliée et devenir élégante si l'étoffe en vaut la peine. La mode, cette année, suggère une combinaison de tissus différant comme teinte ou tissage; ainsi il est facile de donner les lignes nouvelles à la robe du temps passé.

* * *

La serge et le chiffon se combinent admirablement bien pour les costumes du printemps.

* * *

La note classique domine pour le costume tailleur. On en remarque avec basques ondulées; mais le plus souvent le petit paletot droit accompagne la jupe ou un boléro court est préféré par les jeunes.

Remarqué une nouvelle et élégante blouse russe. Elle se ferme sur l'épaule gauche et à la couture sous le bras. Le basque à godets est rapporté sous la ceinture. L'encolure se termine par un col haut en arrière et dégageant le cou devant. Ses manches sont longues, bouffantes du haut au poignet.

* * *

La jupe ample parvient à séduire les plus rebelles. On se sert beaucoup d'empiècement (yoke) pour le haut de la jupe; néanmoins les plis plats ou creux plaisent davantage que les fronces.

La jupe drapée à effet de paniers est aussi bien en vogue.

RECETTES

Soupe maigre

Ingrédients: 4 patates; 1 oignon; 4 tasses de lait; 1 pied de céleri; 1 cuillerée à thé de sel; ¼ cuillerée à thé de poivre; 2 cuillerées à soupe de beurre; 1 cuillerée à soupe de farine.

Préparation: Faites cuire les patates dans de l'eau salée avec l'oignon. Quand elles sont molles, passez-les au tamis. Faites bouillir le céleri dans le lait puis ôtez le céleri et ajoutez le beurre et la farine délayés en crème, ainsi que les patates, et assaisonnez de sel et poivre. Laissez bouillir cinq minutes et servez.

* * *

Salade aux patates

Ingrédients: 5 tasses de patates cuites; 1 petit oignon; 1 tasse de céleri haché fin; poivre et sel.

Préparation: Hachez les patates et l'oignon bien fin. Ajoutez le céleri ainsi que poivre et sel au goût et mélangez avec la mayonnaise suivante:

Mayonnaise bouillie

Ingrédients: ½ tasse de beurre; 6 cuillerées à soupe de vinaigre; 3 oeufs; ½ tasse de lait; 1 cuillerée à thé de moutarde; ½ cuillerée à thé de sel; ¼ cuillerée à thé de poivre.

Préparation: Mettez le vinaigre et le beurre dans un vaisseau de granit sur le poêle. Quand le beurre est fondu faites-le refroidir, battez les oeufs et ajoutez la moutarde préparée avec de l'eau, le sel, le poivre et le lait. Versez cela sur le beurre refroidi, puis remettez sur le poêle en brassant constamment le fond du vaisseau. Quand elle commence à épaissir, ôtez-la et brassez jusqu'à ce qu'elle soit bien unie.

J. G.

* * *

LA FEMME EN FRANCE

L'effort féminin

La grave question du féminisme a soulevé depuis longtemps de nombreuses et véhémentes polémiques. Et personne n'a pu encore se mettre d'accord sur ce sujet brûlant mais devenu banal. Certains esprits avancés proclament que la femme peut tout oser et tout aborder et qu'elle vaut bien l'homme comme intelligence, force, santé. Les autres, partisans de nos vieilles coutumes ancestrales, soutiennent le contraire et jettent le ridicule sur ces émancipatrices exagérées, qui vont, renversant sur leur passage, en imagination le plus souvent, ce qui les gêne. La troisième catégorie de gens se désintéresse de la question qui ne les atteint pas.

Mes lectrices permettront que je me tienne en dehors de toutes ces discussions auxquelles le parti pris et la passion mêlent de l'animosité. Nous citerons simplement quelques faits courageux et curieux que l'état de guerre a provoqués.

Nous lisons dans **La Francaise**, le journal si bien documenté de Mme Jane Misme, que pour la première fois au Collège de France une femme fut autorisée à enseigner. C'est une Polonaise chassée de ruxelles par l'invasion allemande.

Mme le docteur Yoteyok, qui jadis étudia à Paris, parle bien, et apprend mieux encore. Elle eut, paraît-il, un vif succès. Nous voyons là, dans cet incident nouveau, une réalisation intéressante pour l'avenir. Cette mesure est-elle exceptionnelle? Nous l'ignorons, mais il me semble qu'une femme instruite peut parfaitement tenir honorablement sa place dans une chaire-d'école, si toutefois son érudition est suffisante.

Le second fait, également relevé dans **La Française**, est d'ordre plus pratique. Il est question de la femme d'un mobilisé qui s'improvisa clerc de notaire officieux en l'absence de son mari. Elle demande aujourd'hui à faire son stage. Pour cela, elle s'est adressée au Président de la Chambre des Notaires de Dinan qui lui a refusé ce droit, n'ayant pas le pouvoir de passer outre. Sans se décourager, Mme C... vient de présenter une requête au Garde des sceaux, après s'être munie d'une recommandation donnée par l'Ecole de notariat dont elle avait suivi les cours, rue Serpente.

L'histoire en est là. Espérons qu'un jour ou l'autre, Mme C... verra sa demande agréée. Pour le moment, la chose me paraît prématurée, car les esprits français n'y sont pas encore faits. La charge de notaire demande de l'activité, de l'expérience et de l'autorité dont peu de femmes sont douées. Mais avec le temps, que sait-on? Nous avons vu tant de choses invraisemblables!

Le troisième fait nous indique la nomination d'une femme au titre de médecin militaire. C'est joli, n'est-ce pas? Depuis dix ans que de changements dans toutes les habitudes, dans la manière de concevoir et de réaliser la vie? Mme Girard-Maugui vient de recevoir solennellement, à Reims, le "caducée", c'est-à-dire les insignes de sa nouvelle fonction. On vante de toutes parts son zèle envers les blessés militaires et la population civile, alors privée de ses praticiens habituels.

Ici nous rentrons dans le domaine de la guerre qui absorbe nos pensées et angoisse nos coeurs. Nous rentrons aussi dans celui du dévouement féminin et du devoir patriotique.

Ce troisième fait est le plus beau et le plus parfait par son désintéressement. Se dépenser et se dévouer, corps et âme, est un des plus purs besoins de la femme. Elle trouve à le faire la récompense de ses peines.

On s'est demandé si la nature physique de la femme et si ses aptitudes intellectuelles la prédisposaient à la vie extérieure et à cette lutte acharnée où la volonté ne doit avoir aucune défaillance. Au risque de déplaire à certaines féministes ardentes, nous dirons que la femme en général ne peut pas se dire l'égale de l'homme dont l'éducation et l'instruction premières diffèrent entièrement de la sienne. A mon sens, elle ne pourra jamais le dire parce que la nature est toujours plus puissante que les aspirations factices, que les ambitions irréalisables et qu'elle la ramène fatalement à ses insticts, à son caractère, à ses goûts; disons le mot: à toutes ses faiblesses. Il lui faudrait lutter d'abord un long atavisme qui fit toujours de la femme un être protégé; aussi actif que l'homme peut être, dans sa sphère, mais soumise plus que lui à la maladie, à la fatigue, à la tension de ses nerfs.

Ce n'est pas seulement notre cerveau et notre volonté qui ne furent pas habitués à ce mécanisme incessant de vouloir, de penser et d'agir qui nous crée une infériorité, mais c'est notre sensibilité qui se trouble et s'effarouche trop facilement; c'est notre orgueil qui se froisse, c'est notre manque d'habitude de traiter face à face avec la vie. Nous conservons difficilement notre présence d'esprit et notre force morale parce que tous les incidents de la vie affectent et déroutent cette vieille conception des choses que nous portons enracinée au fond de nos âmes féminines.

Si l'homme, qui est toujours disposé à se croire le maître et le protecteur, voit en face de lui un être féminin prétentieux et âpre à la lutte, il ne saura plus quel doit être son attitude et il deviendra vite l'ennemi pour Elle. Il vaut beaucoup mieux lui laisser ses droits de galant homme qui oblige moralement à rendre à la femme l'hommage que, jusqu'ici, on rendait à son sexe.

Nous conclurons donc très simplement que la femme française se doit avant tout à son intérieur, à son mari, à ses enfants. C'est une vieille tradition difficile à changer et dont nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre.

Paroles banales, dira-t-on, mais tout ce qui est humain se répète à l'infini, et nous ne pouvons bouleverser le monde pour le plaisir des originaux.

On nous répondra: "Et toutes les femmes qui sont isolées, n'ayant ni mari, ni parents qui les soutiennent matériellement il faut bien qu'elles vivent et se défendent."

Hélas, elles sont légion celles qui peuvent dire chaque matin à Dieu: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien." Et malgré leur ferveur à le demander, il manque bien souvent au logis solitaire. Pour ces femmes-là, évidemment, le travail s'impose, souvent très dur et toujours monotone. Nous pensons aux ouvrières, aux employées, à toute l'immense foule des travailleuses utiles à la société malgré leur obscurité.

Parmi ces humbles courageuses, les plus intéressantes, peut-être, sont les institutrices, les professeurs d'art d'agréments, toutes celles qui n'ont pas de très grands talents et que la fortune fuit toujours. Comme elles sont de bonne famille et ne veulent pas déchoir socialement, elles se trouvent éloignées par leur éducation et leurs préjugés de certaines carrières où, cependant, à l'heure actuelle, elles auraient peut-être des débouchés sérieux, comme dans le commerce, par exemple. On y demande des employées, des gérantes, des comptables pour remplacer les absents. Pourquoi n'essayeraient-elles pas de ce gagne-pain très honorable. Quand l'impérieuse nécessité parle et poursuit, ces distinctions sociales deviennent bien puériles par les temps que nous vivons. Aux armées, tous les milieux et toutes les classes sont confondus, heureusement. On reprendra son "quant à soi" mondain beaucoup trop vite, hélas.

Dans le journalisme aussi les femmes peuvent se faire une situation, momentanément, grâce à l'absence des reporters jeunes. Cette carrière demande une instruction sinon profonde du moins brillante et de façade, ainsi que des relations plus nombreuses que sincères et choisies. Cette vie factice où les amitiés flatteuses se dressent et retombent comme des châteaux de cartes, grisent parfois certaines natures prédisposées à la vanité mesquine. C'est un écueil à éviter.

En résumé, l'effort féminin a été grand depuis le début de la guerre.

Dans les classes riches on s'est dévoué spontanément, on a fait le bien et la charité. Celles qui possèdent et jouissent des avantages matériels de l'existence se doivent à celles qui peinent et qui souffrent. Nous voyons là un devoir impérieux auquel nulle n'oserait se soustraire par ce temps d'épreuve.

Dans les milieux travailleurs, bourgeoisie et peuple, où la vie a un but sérieux, on reprit rapidement le labeur interrompu, peut-être un instant, par la grande surprise de l'événement dramatique qui devait révolutionner l'Europe.

Réunissons la vitalité française dont la force a sauvé les classes de la société, unies dans une seule pensée: celle de la guerre, où disparaissent, hélas, brutalement les intérêts particuliers. Nous avons dû faire le sacrifice de nos affections même, alors que nos soldats faisaient celui de leur vie. Nous en sommes presque toutes au même point, qui que nous soyons dans la société.

La terrible bataille de Verdun doit nous rappeler à la seule réalité du moment. Notre pensée ne peut cesser d'errer, d'ailleurs, sur tout le front français, et c'est une force presque joyeuse pour nous que le sentiment d'appartenir à une nation dont les fils se battent si glorieusement.

Marguerite Boullenger.





Pour Lire au Foyer le Dimanche



QUE DITES-VOUS DE CETTE FOLIE QUI A CONQUIS LE MONDE?

Les toits d'or des temples et les frontons de marbre des palais resplendissaient dans la gloire empourprée du soleil couchant.

Pour jouir à l'aise du merveilleux spectacle que Rome offrait à ses regards, Marcius, le philosophe, allait lentement sur la voie d'Ostie.

Un homme le croisa qui paraissait étranger et Mucius, se sentant de loisir et désireux de le faire causer, l'interpella avec bienveillance:

"Les dieux te protègent, Etranger! lui dit-il. Tu viens de loin, à ce qu'il me semble, et, sans doute, tu ne connais point la ville? Si je puis te rendre quelque service, ne crains pas, dis-le moi! Tu viens peut-être chercher du travail?...

—Merci de tes paroles favorables, ô Romain, répondit le voyageur. Je viens prêcher le vrai Dieu... et substituer son culte à celui des idoles.

—Tiens! voilà quelque chose d'assez nouveau! J'aurai grand plaisir, ce soir, à raconter ceci à mes amis. Si tu le veux bien, causons un peu: dis-moi, tout d'abord, d'où tu viens? quel est ton pays?

—J'appartiens à une race d'hommes que vous méprisez et que Claude, votre César, a chassés de Rome. Mais, on m'a dit qu'il nous était permis d'y revenir... et mes compatriotes habitent, je crois, un quartier près du Tibre: je suis Juif.

—Mais tu es, sans doute, un grand personnage dans ta nation?

—Regarde ces pauvres mariniers qui se tiennent là, près de nous, sur une barque, au bord du fleuve: j'étais de leur métier. J'ai passé une bonne partie de ma vie à pêcher dans un lac de mon pays et à raccommoder mes filets.

—Ca n'a pas dû beaucoup t'enrichir.

—En effet, je n'ai ni or, ni argent... à peine, quelques pièces de menue monnaie.

—Et, depuis que tu as quitté ce métier, tu t'es apparemment appliqué à l'étude de la sagesse? tu as fréquenté les écoles des philosophes et cultivé l'éloquence?

—Non... je suis sans instruction.

—Jusqu'ici, je l'avoue, je ne vois rien de bien rassurant dans ton entreprise. Il faut donc que la religion que tu prêches soit bien attrayante par elle-même pour pouvoir ainsi se passer de toute espèce de recommandation?

—Le Dieu que j'annonce est mort du dernier supplice, sur une croix, entre deux scélérats, crucifié par ses concitoyens, les Juifs de Jérusalem.

—Et qu'enseignes-tu de la part de ce Dieu étrange?

—Une doctrine qui semble une **folie** aux hommes fiers de leur savoir et aux amateurs de plaisirs; une morale qui condamne tous les vices auxquels cette ville a élevé ces temples somptueux.

—Et cette doctrine, tu prétends l'établir à Rome?

—Oui, et par toute la terre.

—Et pour longtemps?

—Pour des siècles.

—Par Castor! La chose souffrira quelque difficulté, et je crois que tu ferais bien de commencer par te chercher de puissants protecteurs, si tu ne veux point être arrêté, dès le début! Mais, je ne m'imagine pas que tu comptes les empereurs, les riches, les philosophes parmi tes amis?

—Les **riches,** je viens leur dire de se détacher de leurs richesses; les **philosophes,** je viens leur dire d'accepter, sur la parole de la Vérité même, dont je suis le ministre, des dogmes mystérieux qui dépassent leur entendement: les empereurs, je viens les destituer de leur titre de dieux et même de leur dignité de pontifes souverains.

—Alors, tu peux compter qu'au lieu de se déclarer pour toi, les puissants de Rome se tourneront contre toi et contre tes disciples.. si tu parviens toutefois à en recruter quelques-uns, ce dont je doute fort... que feras-tu alors?

—Je mourrai, témoin de mon Dieu!

—C'est en effet, ce qu'il y a de seul vraisemblable dans tout ce que tu viens de m'annoncer. Etranger, je te remercie: tu m'as fort diverti. Le jour tombe: je ne veux pas te retarder plus longtemps. Adieu!"

Et Mucius reprit sa promenade, en disant: "Pauvre fou! C'est pourtant dommage: car il m'a l'air d'un brave homme."

* * *

Celui que Mucius traitait de "pauvre fou", en l'an 50 de notre ère, sur la route d'Ostie à Rome, était l'apôtre saint Pierre... et tout, humainement parlant, donnait raison au philosophe.

La religion que cet humble de Galilée, venait precher, n'avait aucune chance de réussir: elle avait tout contre elle, et rien, ni personne pour elle.

Et, pourtant, elle a réussi.

Depuis 19 siècles, elle résiste victorieuse à tous les assauts furieux de l'impiété... C'est donc qu'elle a un protecteur invisible et puissant.

Ce protecteur, c'est Dieu, son fondateur.

Donc, croyons et obéissons à l'Eglise catholique!

L'ESPRIT DE L'APOSTOLAT

Jésus apparaissant sur une montagne de Galilée, avant de remonter aux cieux dit aux onze apôtres réunis autour de lui: "Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez tous les peuples; baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, en leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé... Et je resterai avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des siècles."

Voilà le testament de Jésus-Christ. L'Eglise l'exécutera. Elle devra tenter tout ce qui est humainement possible de faire pour prêcher l'Evangile.

La propagation de la foi, la conversion du monde, c'est donc l'oeuvre par excellence, c'est l'oeuvre de l'Eglise catholique, sa raison d'être, sa vie. Et parmi les enfants de cette Eglise, qui chaque matin, demandent au Père qui est dans les cieux que son règne arrive sur la terre, ceux-là ne sont pas sérieusement chrétiens, ne sont vraiment catholiques, s'ils ne s'occupent pas, selon leurs moyens, de propager la foi à travers le monde.

Jésus-Christ nous a confié à tous l'oeuvre pour laquelle il est venu sur la terre. Il a fait de cette oeuvre, son Testament à lui. Il nous a fait ses exécuteurs testamentaires.

Quelques chiffres

Que voyons-nous, à l'aurore de notre vingtième siècle?

Sur un milliard et demi d'habitants, la terre ne compte que 400 millions de chrétiens, et parmi eux, 250 millions à peine sont catholiques.

Comptons maintenant les moissonneurs.

Au début du vingtième siècle, ils étaient une toute petite phalange. ...300! Aujourd'hui, ils sont plus de 20,000. En outre 120 congrégations de femmes fournissent à l'Apostolat lointain, (écoles, orphelinats, ouvroirs, dispensaires, hôpitaux, léproseries, etc.) 55,000 religieuses.

Voilà l'armée apostolique!

Religieux, religieuses, frères, font un total de 75,000 missionnaires. Parmi eux, un énorme contingent vient de France.

Comment vivent ces missionnaires? Qui les soutient?

Vous ne serez pas, amis lecteurs, assez naïfs pour me dire comme un brave paysan: "Oh! monsieur le curé, on doit vous payer rudement cher pour aller si loin!"

L'apôtre est pauvre; il vit et meurt dans la pauvreté. Il compte sur des aumônes que lui envoient ses frères d'Europe. Et ceux-ci, grâce à l'oeuvre de la Propagation de la Foi, qui canalise leurs offrandes, réunissent actuellement une moyenne de 8,000,000 de francs par an.

C'est splendide! Mais c'est bien peu! Divisez 8 millions par 75,000 vous aurez pour chacun de ces apôtres, homme ou femme, la somme totale de 106 francs 65. C'est tout!

Dans certaines régions, le missionnaire pourra cultiver, élever, faire fructifier la terre qu'il évangélise; mais c'est toujours la pauvreté, et parfois la misère.

Enfin, pour finir par un dernier chiffre, la Propagation de la Foi, depuis sa fondation jusqu'à nos jours (1914) a réuni la somme globale de 425 millions (en 93 ans).

Et le nombre d'âmes sauvées par les missionnaires, en ce dernier siècle est de 28 millions! C'est beau! Mais que c'est peu sur un milliard!

Rôle de la France dans l'évangélisation du monde

"Toutes les fois que le Christ a pris la France par la main, c'est qu'il y avait quelque chose de beau à faire par le monde. La France a toujours été le missionnaire de Dieu". (Mgr. Léman).

On a beaucoup médit, à l'étranger, sur le compte de la pauvre France. On la disait athée, perdue, anti-chrétienne.

Ah! Messieurs nos ennemis! **Oui,** la France a pu avoir des torts, des erreurs, des fautes, des crimes même, si vous voulez, mais elle a ce que vous n'avez pas, vous autres, qui vous acharnez à la plaindre: une sève de vie, un besoin de résurrection qui fait qu'elle a beau descendre, un sursaut la relève, la grandit, la renouvelle...

Vous venez de la voir se rajeunir dans l'épreuve et par un de ces sursauts dont elle a le secret, étonner le monde au spectacle de sa résurrection. Eh bien! Messieurs, qui n'aviez pour la pauvre France, qu'un sentiment d'orgueilleuse pitié, sachez que, dans la grande oeuvre de l'évangélisation, la France a donné ses prières, son argent, ses enfants.

Son argent?

Depuis 1822 jusqu'en 1913, la France a versé 255 millions de francs; tous les autres pays du monde réunis n'ont donné que 162 millions.

Ses enfants?

Parmi des missionnaires, hommes et femmes, qui se partagent le monde, plus des deux tiers sont Français.

Elle donne donc tout cela, enfants, argent, prières, dans une proportion telle que si toutes les nations dites catholiques en faisaient autant, le scandale de ce milliard d'infidèles qui peuplent le monde, aurait disparu de la terre.

Joseph Baeteman, lazariste.

—Les Missions catholiques.

LE GRAS ET LE MAIGRE

Voici le carême arrivé avec son jeûne et ses jours maigres.

Nous sommes bien loin des pratiques d'autrefois: notre carême se réduit à bien peu de chose: le jeûne est bien adouci et bien mal observé; de l'ancienne abstinence il ne reste que quelques jours maigres par semaine.

L'Eglise cependant maintient jusqu'ici cette obligation et un seul repas gras pris sans raison, un jour maigre, suffit à constituer un péché mortel.

Mais il y a bien des raisons de ne pas faire maigre. En voici deux bonnes:

L'impossibilité pour raison de santé.

L'impossibilité pour cause de travail pénible.

En voici douze qui ne valent rien:

—"Nous sommes pauvres. — On mange ce que l'on a."

Vous êtes pauvres, mais le gras coûte plus cher que le maigre. Vous mangez du lard et du boeuf, du lard surtout; précisément tout ce qui coûte le plus cher.

—"On n'avait pas autre chose."

Mais le gras vient-il tout seul chez-vous? Vous avez du gras, vous avez payé pour l'avoir? Demandez du maigre et vous en aurez.

—"C'est de la viande qu'il me faut; j'ai été élevé de même."

Mauvaise habitude, il faut changer cette habitude, après tout vous n'avez pas l'estomac fait autrement que tout le monde.

—"Je travaille fort."

C'est quelquefois une bonne raison, mais il y a des enfants de dix à onze ans, qui vont à l'école, qui disent déjà:

"Je mange de la viande les jours maigres, mais je travaille fort!"

L'Eglise n'a pas commandé de faire maigre aux seuls paresseux; elle ne dispense que ceux qui se livrent à des travaux excessifs, qui seraient impossibles sans une forte alimentation, ceux-là ne sont pas le grand nombre, mais l'exception.

—"J'observe les vendredis, mais les autres jours, je ne serais pas capable."

L'obligation est la même pour tous les jours maigres de l'année, avez vous essayé?

Non. — Eh bien! essayez d'abord, essayez consciencieusement, essayez plusieurs fois, vous réussirez comme tant d'autres qui s'accommodent très bien des jours maigres.

—"Je reste chez des protestants."

Mais ces protestants seraient édifiés de vous voir observer fidèlement les commandements de l'Eglise; sur ce point, il y a des protestants qui valent mieux que beaucoup de catholiques. Attendez-vous qu'ils connaissent mieux que vous les pratiques de l'Eglise Catholique et qu'ils vous commandent de les observer?

—"Les protestants chez qui je travaille sont des fanatiques."

Dans ce cas, plantez-vous. Soyez fermes, ils respecteront vos convictions.

En tout cas: avez-vous posé vos conditions quand vous vous êtes engagés?

Non. — Eh bien! c'est de votre faute.

Cherchez une autre position. Si vous cherchez bien, vous trouverez.

—"Je mange tout ce qu'on me donne".

Excellent caractère. Je suppose que vous achetez également tout ce qu'on vous offre?

—Non, j'achète seulement ce dont j'ai besoin. — Très bien. Vous payez votre pension? Faites-vous servir ce dont vous avez besoin, du poisson, des légumes pour les jours maigres.

—"Je fais maigre à la maison, mais je fais gras en voyage".

—En voyage, où prenez-vous vos repas?

—A l'hôtel.

—Et vous demandez du maigre?

—Non, je mange comme tout le monde.

—Eh! mon ami, vous êtes chrétien, vivez chrétiennement. Il vous a été dit: Vendredi chair ne mangera, Quatre-Temps, Vigiles, Carême jeûneras. Cela est la même chose à la maison et en voyage. L'Eglise a le droit de se faire obéir de ses enfants partout et toujours.

Et il y a des femmes qui font gras les jours maigres et elles disent à leur tour:

"J'étais fatiguée, mon estomac demandait de la viande."

Votre estomac, s'il pouvait parler, crierait: Je suis fatigué de digérer du gros lard, de lourds "steaks".

Ce qu'il vous faut quand vous êtes fatiguée, c'est plutôt un bon bouillon, une petite soupe au lait, une couple d'oeufs bouillis.

Pour vous femmes, quand même je vous accorderais toute permission, le docteur devrait vous défendre de faire plus d'un repas de viande par jour, et cela d'un bout de l'année à l'autre et dans l'intérêt de votre santé.

—Je n'y ai pas pensé. J'y ai pensé trop tard."

Et cela vous arrive souvent.

Mais marquez donc en crayon rouge sur l'Almanach les jours maigres et fixez-le sur la porte de votre buffet.

—"J'ai fait gras un jour maigre; j'en avais envie."

Eh! fille d'Eve...

Votre mère a eu envie de la pomme et en a mangé...

Vous faites de même...

Si le péché originel était encore à commettre...

* * *

Quand un chrétien descend la pente qui mène de la vie chrétienne à l'indifférence, à l'irréligion, il commence par manquer la messe du dimanche. C'est le premier pas. Il n'observe pas les jours maigres. C'est le deuxième pas. Il néglige ses Pâques. C'est le troisième pas. Il abandonne la prière. C'est la fin.

Amis lecteurs, où en êtes-vous?

B. P. de Hull.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA QUESTION ROMAINE

(Suite de la semaine dernière)

Le pape ne change rien en Italie, il laisse tout dans l'état, mais son indépendance et sa liberté ne dépendent plus du bon vouloir exclusif de l'Italie. Ils ont une autre garantie, la signature des **Puissances** qui se portent garantes de la signature de l'Italie et dont le droit d'intervenir si ce pays vient à rompre en tout ou en partie ses engagements.

La solution est-elle acceptable du côté papal? Je ne veux, ni ne puis, me prononcer. Si pour ce qui me concerne je n'y vois pas d'inconvénients, ma manière de voir n'a absolument aucune importance. Mais l'Italie accepterait-elle? Evidemment, elle aurait de gros avantages à régler ainsi la question romaine, et tous les organes de sa vie économique, financière et politique, en recevraient une exubérance de vie et d'activité pour le plus grand bien du pays. Mais il y a la question politique. La franc-maçonnerie a conduit l'Italie à Rome et, pour mieux affirmer ce fait, le 21 septembre 1895, vingt-cinquième anniversaire de la brèche de la **Porta Pia,** Crispi, alors ministre, à la cérémonie officielle, donna aux drapeaux de la maçonnerie préséance sur ceux de l'armée italienne. Or la franc-maçonnerie s'opposera toujours à cette solution. L'Italie officielle a toujours déclaré que la question romaine était une question intérieure dans laquelle personne n'avait **rien à voir. Elle l'a réglée par la loi des garanties** et elle n'acceptera jamais une immixion étrangère dans ce qu'elle appelle ses affaires personnelles intérieures. Je ne crois pas que le point de vue ait changé, et lors de la conférence de la paix il est assez probable que si on veut y faire entrer Benoît XV, l'Italie déclarera que s'il y entre, elle en sort.

En tout cela, nous raisonnons humainement, ne nous occupant que des contingences de la politique humaine et faisant abstraction de la Providence de Dieu. En fait, nous ne savons pas ce que Dieu veut faire et nous n'avons, nous autres catholiques, en fils soumis de l'Eglise, qu'à le prier pour qu'il rende la paix, l'indépendance et la liberté à l'Eglise et au monde.

Don Alessandro.

CE QUE L'ON PENSE A ROME

L'**Echo de Paris**, en date du 21 février dernier, publie un intéressant interview de Mgr Odelin, vicaire général de Paris, retour d'un séjour de plusieurs jours à Rome. Nous le reproduisons en entier parce qu'il est très caractéristique du changement d'opinion qui s'est produit à Rome depuis le début des hostilités et qu'il démontre de très évidente façon la sagesse des nations qui ont des représentants à Rome.

"Je viens, nous a dit Mgr Odelin, de passer trois jours à Rome, en compagnie de Mgr Marbeau, évêque de Meaux, auquel m'unit une amitié de soixante ans, remontant au Collège de Vaugirard. Je n'étais chargé d'aucune mission, comme l'ont prétendu, m'a-t-on dit, certains journaux.

"J'ai retrouvé Rome changée après une année d'absence. Le départ des ambassadeurs austro-allemands, l'entrée en guerre de l'Italie ont modifié l'orientation de l'opinion. La propagande belge a produit dans ce sens un heureux effet. L'an dernier, l'opinion romaine, travaillée par la propagande effrénée des Germains se refusait à croire aux atrocités allemandes. Les Belges ont répandu à profusion, par milliers d'exemplaires, de petits tracts en italien intitulés: Louvain, Termonde, Alost, etc. Cette propagande, remarquablement organisée, a retourné l'opinion en faveur de la Belgique, a aidé puissamment l'effet considérable produit par le célèbre mandement du cardinal Mercier, la lettre des évêques belges aux evêques allemands et l'action du distingué représentant de la Belgique, M. Van den Heuvel.

—Avez-vous pu voir le cardinal Mercier?

—Oui, mais moins que je ne l'avais espéré, à cause de sa santé qu'il fallait ménager. Je l'ai rencontré au couvent des Rédemptoristes de la via Merulana, où il occupait une simple chambre de religieux, et à la réception de Saint-Louis des Français, avec toute la colonie française, dimanche dernier. Je connais depuis vingt-cinq ans le cardinal Mercier. C'est une très grande figure d'évêque et sa grandeur n'a d'égale que son humilité.

"J'ai été surpris, nous dit-il, des manifestations dont j'ai été l'objet pendant mon voyage en Suisse et en Italie. J'ai fait simplement mon devoir. Tout autre évêque l'aurait fait à ma place. — Sans doute, Eminence, ai-je répondu, mais pas de la même manière."

—Avez-vous vu le Saint-Père?

—Oui, d'abord à la cérémonie de la remise des cierges par les supérieurs des ordres religieux, le mercredi 2 février. Puis, en audience privée, le samedi 5 février. J'ai trouvé le Saint-Père dans les mêmes sentiments à l'égard de la France, sentiments exprimés si nettement à M. Fernand Laudet au mois de juin dernier et aux évêques français au cours de conversations reproduites dans leurs lettres pastorales.

"Mais le pape doit se maintenir en dehors et au-dessus des belligérants. C'est en gardant cette attitude réservée qu'il a pu obtenir des avantages considérables en faveur des prisonniers et dernièrement encore le transfert en pays neutre, en Suisse, des prisonniers malades: les tuberculeux allemands sont transférés à Davos, dans le canton des Grisons, — les Français à Leysin dans le Valais. Le cardinal von Hartmann, archevêque de Cologne, a remercié Benoît XV au nom du kaiser; l'évêque de Coire auquel appartient Davos lui a également adressé les remerciements de la Suisse. Du côté de la France, rien. Aussi l'**Osservatore Romano,** en publiant la charmante lettre où les quatre fils du commandant Holland transféré à Leysins expriment au Saint-Père leur gratitude a-t-il mis en tête ces mots: "Fleur entre les Epines".

"Les Austro-Allemands, bien que leurs ambassadeurs soient transférés à Lugano, cherchent à entourer le pape d'attentions. Dernièrement le Vatican ayant demandé le transfert en Suisse d'un prisonnier français très atteint, le gouvernement allemand répondit que ce prisonnier était trop malade pour supporter la fatigue du voyage, qu'il serait transféré en Suisse dès que sa santé le permettrait. Et il joignit à sa réponse le certificat de deux médecins allemands. Le Saint-Siège est très sensible à de tels procédés.

—Où en est l'opinion à l'égard de la France?

—L'an dernier l'Union sacrée produisait un effet considérable sur l'opinion. Cette année les séances de la Chambre dont M. Briand disait hier "qu'elles ont une répercussion fâcheuse sur l'opinion publique, qu'on y entend des paroles susceptibles d'éveiller un écho douloureux dans le pays" font parfois craindre une fissure dans l'Union sacrée. Cet écho, il ne faut pas se le dissimuler, se prolonge jusque dans les pays amis comme l'Italie, et les pays neutres comme l'Espagne et les Etats-Unis. J'ai pu le constater en causant avec des Italiens, des Espagnols et des Américains.

"Les articles anticléricaux de quelques journaux français éveillent également des défiances chez nos amis. L'anticléricalisme est de moins en moins un article d'exportation.

"Quelques heures avant mon départ j'ai reçu la visite du président du comité diocésain de Rome de l'Union populaire catholique d'Italie. Dans la conversation, il insista sur l'impression fâcheuse produite sur les catholiques italiens par ce que le **Corriere d'Italia** appelait récemment le "crétinisme anticlérical"

"Les catholiques italiens se préoccupent beaucoup en ce moment du sort qui sera réservé en France aux orphelins de la guerre; ils se sont montrés inquiets de la substitution au projet de loi Sarraut, respectueux des droits de la famille, du projet Bourgeois qui sacrifie celle-ci à l'Etat."

Paul Delay.

Autour de la Ferme



LA LUZERNE FOURRAGE

Un acre en luzerne vaut mieux qu'un acre qui produirait 40 minots de blé. Cette assertion n'est pas de moi. Je visitais un jour la ferme de M. Hill, à Hallock, Minnesota. Ce Monsieur avait bien 200 acres en luzerne. Mes compagnons avaient entendu dire à M. le professeur Villeneuve, du Collège Agricole de Winnipeg, qu'une luzernière convertie en champ de blé devait produire au moins 36 minots à l'acre. Naturellement, nous posions plusieurs questions à M. Hill, entre autres celle-ci: Vous proposez-vous de convertir une partie de votre luzernière en blé? — Et pourquoi, nous répliqua-t-il. — Vous aurez une belle récolte de blé! — Quand même j'aurais la certitude de récolter 40 minots à l'acre, je préférerais ma luzerne.

M. Jean Boiteau, de Letellier, M. Arpin, de Lorette, et tous ceux qui récoltent ce fourrage en diraient autant. La luzerne vaut, livre pour livre, du bon son de blé. Or le rendement de la luzerne est de 3 à 4 tonnes à l'acre. Imaginez le son à $20 la tonne. Quand même votre champ de luzerne ne vous donnerait que deux tonnes, ce serait déjà $40. Cette luzerne peut pousser pendant 10, 15 et même 20 ans, vous donnant toujours le même rendement, sans autre dépense que celle de couper votre récolte et la faire sécher. Vos 40 minots de blé à l'acre, c'est magnifique, mais comptez donc ce qu'ils vous coûtent! Sans doute, je ne veux pas déprécier la culture du blé, mais puisqu'avec les grains il faut semer des fourrages, semons donc ce qui paye le plus.

Quand on parle de semer du foin, c'est toujours le mil et rien que le mil qu'on choisit ou plutôt qui est déjà tout choisi par la routine. Ce pauvre mil ne dure que trois ou quatre ans, et il vous faudra de bien bonnes années pour en récolter, en moyenne, une tonne à l'acre. Il est très bon pour vos chevaux mais ne vaut rien pour vos vaches à lait. Il les engraissera mais il ne contient pas assez de protéine. Sa valeur en protéine par cent est 5.9, tandis que la luzerne en contient 14.3. On comprend de suite que ce fourrage ne se donne pas seul; il faut le mêler avec d'autre moins riche. N'est-ce pas une belle occasion d'utiliser votre paille — et tant de mauvaises herbes que vous aurez coupées vertes.

Cette luzerne peut vous sortir d'embarras en bien des circonstances. Manquez-vous de foin en été? Votre champ de luzerne est toujours prêt à vous en donner. Elevez-vous des veaux? — et vous devez en élever et en grand nombre, si vous êtes un vrai cultivateur. Vous ne les laissez pas brûler au soleil, il vous faut les soigner dans l'étable; votre luzernière est toujours là pour vous fournir la meilleure nourriture que vous puissiez leur donner. Elle vous sera encore de grande utilité pour vos jeunes cochons. Les poules mêmes sont très friandes de luzerne.

On parle de pâturage à la luzerne pour les bêtes à corne et même les cochons. Je crois que ce serait détruire trop vite votre luzernière. Il vaudrait peut-être mieux vous contenter de faire deux ou trois récoltes.

Plusieurs sont tentés de faire paître leurs vaches dans les luzernières, l'automne. Il y a deux danger:

1o—Les vaches peuvent être malades, la luzerne contient beaucoup de gaz;

2o—La luzerne ainsi rasée ne sera pas protégée par la neige et ses racines trop découvertes seraient exposées à souffrir de la gelée.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—	
Ordinaires	.22
Frais pondus	30—35
Beurre—	
Crèmerie	29—30
Ferme (dairy)	23—27
Saindoux—	
En briques	14
Tinette, 50 livres	$7.13
Seau (20)	$2.92
Caisse, 10 livres	$8.85
Caisse (5)	$8.92
Caisse (3)	$9.00
Fromage—	
Ontario	20
Twins	20¼
Viandes préparées—	
Boeuf	12½
Veau	14
Mouton	16½
Porc	11½
Bacon, ventre	20—21
Alimentation—	
Son (tonne)	$19—$20
Gru	$20—$21
Sucre—	
Extra, garanti	$7.70
Foin et fourrage—	
Manitoba, naturel	$19
No 2	$18
No 3	$15
Sauvage, No 1	$15
Sauvage, No 2	$14
Avoine cassée	$27
Orge cassé	$26
Avoine et orge	$26
Farine—	
Best Patents	$6.30
Bakers	$5.80
Clears	$5.00
XXXX	$3.90
Avoine roulée, 80 liv.	$2.30

LES GRAINS

Blé—	
No 1 Nord	119
No 2 Nord	116¾
No 3 Nord	113
No 4	111
No 5	102¼
No 6	94¼
Fourrage	89¼
No 1 Rejeté	110¾
No 2 Rejeté	108¾
No 3 Rejeté	106¼
No 1 Tough	111¼
No 2 Tough	109¼
No 3 Tough	106¾
No 1 Sale	110¾
No 2 Sale	108¾
No 3 Sale	106¼
Avoines—	
No 2 C W	42⅝
No 3 C W	40⅜
Extra No 1 fourrage	40⅜
No 1 Fourrage	38⅜
No 2 Fourrage	37⅜
Orge—	
No 3	.62
No 4	.57
Rejeté	.52½
Fourrage	.52½
Lin—	
No 1 N W C	194
No 2 C W	191

LE MARCHE BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—	
Premier choix	$7.25 à $7.50
Bon choix	$7.00 à $7.25
"Feeders"	$6.25 à $6.75
"Stockers"	$6.25 à $6.50
Moyens	$5.00 à $5.50
Boeufs (Oxen)—	
Premier choix	$5.00 à $5.50
Bons	$4.25 à $4.75
Moyens	$3.90 à $4.10
Taureaux—	
Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.25 à $4.75
Légers	$3.50 à $4.50
Vaches—	
Bon choix	$5.50 à $6.00
Bon	$5.00 à $5.25
Ordinaires	$4.25 à $4.75
Conserve	$2.50 à $3.10
Génisses—	
Premier choix	$6.50 à $7.25
Bon choix	$6.00 à $6.50
Bon	$5.50 à $6.00
"Stockers" choix	$5.50 à $6.00
"Stockers"	$5.00 à $5.50
Veaux—	
Choix, 125 à 225 liv.	$8.25 à $8.75
Moyens	$7.25 à $8.25
Lourds	$5.75 à $6.50
Cochons—	
De choix	$10.25 à $10.50
Truies	$7.00 à $8 00
Légers, 110 à 140 liv.	$8.00 à $8.50
Légers, 110 et moins	$8.00 à $8.50
Brebis—	
Grasses	$6.50 à $7.00
Moutons, choix	$7.00 à $8.00

INOCULATION DE LA LUZERNE

On sait que les plantes légumineuses ont la faculté de vivre et de se développer dans un sol qui manque d'éléments azotés. Elles doivent cette faculté à la présence de certaines bactéries qui vivent dans le sol, dans une sorte d'association avec les plantes. Ces bactéries fournissent indirectement aux plantes légumineuses, de la nourriture azotée, provenant de l'azote libre de l'air qui circule dans le sol.

On sait également qu'il existe un grand nombre d'espèces de batcéries de légumineuses et que chaque espèce ne peut s'associer qu'avec une ou plusieurs espèces de légumineuses. Par exemple, la batcérie du trèfle rouge ne peut s'associer à la luzerne et inversement, la bactérie de la luzerne ne peut vivre sur le trèfle rouge.

L'expérience pratique nous a appris que sans bactéries, la luzerne ne peut avoir une pousse vigoureuse et durable. Il s'en suit donc que l'un des éléments essenciels dans la culture de la luzerne est la présence de cette bactérie spécifique dans le sol. Il est à noter sous ce rapport que la bactérie de la luzerne semble être identique à celle qui vit sur le trèfle d'odeur, ou mélilot blanc.

Si les bactéries en question ne se trouvent pas dans le sol en nombre suffisant pour provoquer, dès le début, la pousse de la luzerne, il faut en introduire artificiellement. En d'autres termes, il faut "inoculer" la luzerne.

L'inoculation est nécessaire ou du moins avantageuse, dans tous les cas où l'on sème de la graine de luzerne sur une terre vierge, c'est-à-dire qui n'a jamais porté de luzerne jusqu'ici. On a démontré par de nombreuses expériences entreprises dans différentes parties du Canada, la nécessité d'inoculer ces terrains. Quant à savoir s'il faut inoculer le sol ou inoculer la graine, c'est là une question de commodité, purement et simplement, car les deux méthodes ont donné de bons résultats. Les fermes expérimentales ont distribué en ces dernières années de grandes quantités de terre pour l'inoculation, spécialement les fermes d'Ottawa, de Brandon, Man., d'Indian Head, Sask., de Lethbridge, et de Lacombe, Alberta. Cette terre est distribuée gratuitement à l'exception des frais de transport. Les fermes expérimentales n'ont pas encore, jusqu'ici, fabriqué de nitro-culture pour l'inoculation del a graine. Cette année cependant nous avons pris des dispositions à cet effet, à la ferme expérimentale d'Ottawa. La notroculture sera envoyée gratuitement à ceux qui en feront la demande au botaniste du Dominion. Chaque échantillon sera accompagné d'instructions sur son emploi.

L'ORIGINE DE LA VACHE CANADIENNE

Dans le deuxième volume **Annuaire et statistique** de la province de Québec, qui vient de paraître, nous trouvons à la page 438 une note qui ne manque pas d'intérêt sur l'origine de la vache canadienne.

"Ce ne sont pas les vaches déposées par de Léry sur l'Isle de Sable en 1518, ni celles emmenées à Québec par Jacques Cartier en 1541, ni même celles introduites par Poutrincourt au Port Royal en 1606, qui ont été les ancêtres de notre vache canadienne actuelle, mais bien celles importées par Champlain, vers 1610, qu'on trouva au nombre d'une soixantaine de têtes obtenues par l'élevage sur la ferme du Cap Tourmente en 1623. Il n'y a aucun doute que ce sont ces bêtes, jointes à celles que Colbert expédia en 1660, "les meilleures vaches de Normandie et de Bretagne", disent les chroniqueurs, et quelques autres, que Tracy fit traverser de France en même temps que le régiment de Carrignan, en 1665. Les vaches ainsi importées au dix-septième siècle ont trouvé la Nouvelle France très hospitalière, même pour les bêtes d'Europe, car le premier recensement que nous trouvons fait dans le Bas-Canada après la conquête de la Nouvelle-France par les Anglais indique qu'il y en avait 22,748, en 1765."

Le service des recherches naturelles chemin de fer du Canadien Pacifique a fait transporter 6,000 moutons dans les districts irrigués à l'est de Lethbridge, pour les engraisser en hiver sur les fermes toutes faites de ce district.

En 1901, d'après les statistiques du Ministère de l'agriculture, il y avait au Manitoba, 263,168 bovins, 22,960 moutons et 94,680 porcs. Les statistiques pour 1915 sont les suivantes: bovins, 631,005; moutons, 76,577; porcs, 286,433.

Le Miinstre russe de l'agriculture déclare que deux jours de maigre par semaine devront être observés par l'Empire si l'on veut éviter la destruction de la population animale. Depuis le commencement de la guerre, la population bovine de la Russie européenne, qui était alors de 40,000,000 de têtes, a diminué de 25 pour cent en raison des circonstances anormales provenant de la situation militaire et civile. L'envahissement du territoire russe a causé une perte d'au moins deux millions de bestiaux.

Les beurreries de certains districts du Minnesota s'organisent pour conserver des oeufs et des volailles; elles s'occupent également de vendre ces produits. Les consignateurs sont soumis à des règlements stricts. Les oeufs ne doivent pas avoir plus de quatre jours; ils doivent être ramassés deux fois par jour; ils doivent être de grosseur uniforme, propres, et être conservés dans une cave fraiche. Chaque oeuf doit être marqué, et les bruns doivent être séparés des blancs. Ceux qui n'observent pas ces règlements ou qui fournissent des mauvais oeufs sont passibles d'amende. Les oeufs ramassés dans ces conditions se vendent à prime.

Ceux qui sont en mesure d'apprécier la question ne doutent pas que les cultivateurs des Etats-Unis de l'Amérique ne pourraient, par la sélection et la bonne culture, augmenter d'au moins 10 pour cent la somme annuelle de 5 à 6 milliards de dollars qui représente la valeur des récoltes et des produits d'animaux cultivés aux Etats-Unis. Ce surplus de 10 milliards de dollars de produits tous les vingt ans et que l'on obtiendrait à peu de frais simplement en tenant compte des tendances héréditaires de nos récoltes et de nos animaux, serait tout aussi important que le développement des méthodes d'électricité ou des systèmes de chemins de fer, des chemins publics ou que tout notre commerce étranger. Au point de vue commercial c'est certainement une excellente proposition que de développer rapidement l'élevage. Notre pays est destiné à voir cette industrie se développer de même que l'industrie mécanique. Nos forces agricoles et animales regorgent de facteurs économiques puissants, tout comme nos forces mécaniques, et leur développement mérite de sérieux efforts. — Professeur W. M. Hays assistant secrétaire de l'agriculture pour les Etats-Unis.

Le **Macdonald College Magazine**, dans son numéro de décembre-janvier, appelle l'attention sur la valeur des vergers de démonstration dans la province de Québec. Le propriétaire d'un verger qui a été converti en terrain de démonstration se proposait de l'abattre. L'année dernière ce verger a donné une récolte évaluée à $900. Le propriétaire a depuis planté un jeune verger et en plantera un autre dans quelques années.

EN PROVINCE

LE PAS

Le "God Save the King", mais en français, fut chanté pour la première fois dans le Nouveau Manitoba à la clôture de l'assemblée du Cercle Canadien-français dimanche après-midi. Vive notre bon Roi sera dorénavant chanté à la clôture de toute assemblée canadienne-française de Le Pas.

* * *

M. Jos. Smith est le président de la Comission Scolaire Séparée de Le Pas. Un meilleur choix ne pouvait être fait. M. Smith est un des pionniers du Nouveau Manitoba, d'âge mûr, très populaire parmi la population canadienne-française du Pas.

* * *

MM. J.-R.. Bacon, E.-M. Joyal et Montauban, ayant eu maille à partir avec certains fanatiques, ont été cités à l'ordre du jour du Cercle Canadien-français, dimanche après-midi.

* * *

MM. Wilfrid et Rodolphe Péloquin son arrivés de Letellier, Man., par le train de samedi. Ils doivent visiter les terres de la rivière Carotte avec l'intention de s'y établir.

* * *

Mlle E. Cayer, ex-institutrice à l'école bilingue, a pris le train, lundi, allant à Winnipeg.

* * *

M. Louis Allard a construit une allonge à son magasin.

* * *

M. Jos. Lefort s'est enrôlé dans le 184me. Il est parti vendredi dernier.

* * *

Un incendie se déclara dimanche matin dans l'ancienne bâtisse, autrefois occupée par M. Louis Bacon, comme magasin. Les pompiers réussirent à arrêter les flammes qui ne causèrent pas trop de dommage, bien que l'arrière partie de la bâtisse fut complètement détruite.

* * *

M. L.-C. Leduc a obtenu le contrat pour transporter, à Big Eddy, l'ancienne maison d'école située sur l'avenue Larose.

* * *

A son assemblée de dimanche dernier, le Cercle Canadien-français a passé une résolution par laquelle les membres s'engagent à retourner les catalogues anglais des maisons telles que Eaton, etc., et à n'acheter d'elles que si leurs catalogues sont imprimés en français.

* * *

Il est très probable qu'il y aura plusieurs familles d'établies sur la rivière Carotte, l'été prochain. Le bon terrain au Canadien. Il y en a en quantité, et de bonne qualité.

* * *

Le printemps semble enfin nous être arrivé, car quoique le vent se tienne au nord, le soleil darde ses chauds rayons sur la neige qui se décide de fondre, mais bien à regret. L'hiver a certainement été un des plus dûrs qu'il y ait eu depuis bien des années. Il y a eu plus de 4 pieds de neige dans les bois.

* * *

La Tonopah Mining Company a donné un contrat à MM. Smith et Durbee, de Sudbury, Ont., pour forer un de leurs "claims" de sulfite sur le lac Schist, qui se trouve à une distance d'environ cinq milles des grandes mines de sulfite du lac Flin Flon. Les machines à forer sont expédiées de Porcupine, Ont., et doivent arriver ici cette semaine. Ceci fait la seconde Compagnie qui se sert de machines à forer avec des pointes de diamants, dans les mines récemment découvertes au nord du Pas. La première machine installée a déjà creusé à dix pieds de profondeur et la mine montre une richesse, en quartz, meilleure que l'on pouvait s'y attendre. Les mines de Flin-Flon ont une largeur de 200 pieds.

Pour renseignements s'adresser à D.-F. de Trémaudan, secrétaire trésorier de la Société Saint-Jean-Baptiste, Le Pas, Man.

D.-F. de Trémaudan.

LAURIER

Nous avons suivi les débats de la chambre et nous nous sommes réjouis d'être représentés par un homme qui n'a pas eu peur de faire connaître ses convictions. Honneur aussi à M. Talbot, notre ancien concitoyen. Soyez orgueilleux de défendre une aussi sainte cause. Tout ne doit pas périr. Marchons fièrement et patiemment.

* * *

Le Rév. M. Joseph Halde, curé d'Elie, était en promenade chez son frère la semaine dernière.

* * *

Mlle Germaine Trottier a été demandée pour préparer un tableau d'honneur pour les jeunes gens de Makinak qui se sont enrôlés depuis le commencement de la guerre. Elle se fera aussi un devoir de garder précieusement dans un cadre aux yeux du public les noms de ceux de notre paroisse qui voudront bien venir faire enregistrer les noms de leurs parents soldats.

* * *

M. Evariste Guay, Mme P. Trottier et Mlle Jeanne Trottier étaient, ces jours derniers, en visite chez leurs filles et soeurs à l'école Lamenais, Sainte-Rose du Lac.

* * *

Les terres se vendent très bien à Laurier: quatre famille sont arrivées dernièrement. On s'attend à voir arriver beaucoup de monde d'ici un mois. Les terres se vendent de treize à vingt-cinq piastres l'acre. Des Canadiens français devraient venir s'unir à nous.

* * *

M. l'inspecteur Brunet, en tournée d'inspection, visite nos écoles depuis quelques semaines. Les enfants sont toujours heureux de le voir. Un congé fait toujours plaisir.

Coeur Franc.

KEEWATIN, ONT.

M. le curé Bélanger, de Transcona, confrère de notre curé, et premier prêtre né et ordonné au Manitoba, est venu passer une semaine au milieu de nous pour nous prêcher une retraite.

M. le curé Bélanger visitait notre paroisse et Kenora pour la première fois et nous espérons que ça ne sera pas la dernière. Il reviendra voir son confrère, ses amis de Keewatin. Nous sommes sûrs qu'il verra que sa parole si unctieuse a porté des fruits, parce qu'elle a tombé dans des coeurs bien préparés à la recevoir.

Nous avons été heureux d'entendre sa parole, qui n'est que la parole de Dieu, et nous sommes heureux de remercier M. le curé Bélanger de ses bienfaits et des efforts exceptionnels qu'il a fait pour vnir nous rendre ces bienfaits et visiter notre curé, son aimable confrère.

Un abonné.

SAINTE-AMELIE

Comme convenu à la dernière réunion des commissaires d'écoles des arrondissements de la Municipalité de Sainte-Rose, une nouvelle assemblée eut lieu vendredi le 24 mars dans la salle du conseil municipal à Sainte-Rose.

M. Herriot inspecteur des écoles anglaises, ne parut pas. Il jugea sans doute prudent de ne pas venir au rendez-vous, car il connaissait le proverbe: Qui s'y frotte s'y pique. Son absence était donc désappointante pour M. Brunet, inspecteur des écoles bilingues, qui se jouissait d'avance de pouvoir fournir quelques bonnes explications à son collègue sur un sujet épineux. Malgré l'absence de M. Herriot, M. Brunet eut l'occasion de parler. Sur l'aimable invitation de M. Eugène Abraham, président, il se leva et durant près d'une heure, il sut faire vibrer nos sentiments patriotiques. Ses explications claires, ses bons conseils et surtout son éloquent appel à l'union trouvèrent un fidèle écho dans le coeur de tous les auditeurs; les longs applaudissements qui suivirent son discours en sont une preuve manifeste.

La conclusion pratique de l'assemblée fut la formation d'une association locale et indépendante des commissaires d'écoles des arrondissements scolaires de la municipalité de Sainte-Rose. M. Eugène Abraham a été élu président de cette Association; M. F Chouinard, vice-président, et M. Fr. Carrière, secrétaire. M. Cyril Tucker, du district Sainte-Rose; M. R. Gamache, du district Champlain; M. Jos. Landry, du district Lecoq; M. Tom Fitzmaurice, du district Saint-Patrick; M. J.-B Lambillotte, du district Saint-Vincent de Paul, furent nommés membres du comité exécutif.

Les résolutions suivantes furent adoptées à l'unanimité par l'assemblée:

1.—Nous, commissaires des écoles bilingues de Sainte-Rose, St-Patrick, Lammenais, Crooked River, Sainte-Amélie, Saint-Vincent de Paul, Lecoq, Beaver Dam, Champlain, déclarons formellement que nous voulons protester de toutes nos forces contre la loi scolaire de mars 1916 qui supprime les écoles bilingues; que nous n'accepterons jamais que cette loi règle notre situation scolaire; que nous exprimons nos remerciements et adressons nos félicitations à tous les députés qui ont défendu, à la Chambre, nos droits sacrés, quelque soit leur parti politique ou leur nationalité.

2.—Nous exprimons nos sympathies à MM. Romual Gamache et Em. Zarré, au sujet de perte de bâtisses par le feu

Nous présentons nos condoléances à la famille de la rue du Can et nous ferons dire une messe pour le repos de l'âme de M. René de la Rue du Can, mort au champ d'honneur.

Eugène Abraham,
Président.
Fr. Carrière,
Secrétaire.

* * *

Nous avions dernièrement la visite d'un officier recruteur qui n'a pas eu grand succès dans son travail. Il a attribué son échec à son ignorance de la langue française et voilà pourquoi nous le reverrons un de ces jours, accompagné d'un officier bilingue. C'est humiliant quand même de venir dire aux autorités: "J'aurais mieux réussi si j'avais su le français". N'est-ce pas que c'est commode de parler deux langues! Bien que l'officier anglais revienne à la charge avec un autre plus instruit que lui, le succès est peu certain.

Il y a ici bon nombre de jeunes gens forts et courageux qui se feraient une fête d'embrocher quelques boches au bout de la baïonnette, mais il ne semble pas que le moment leur paraisse opportun de se rendre aux tranchées. Il faut espérer que dans sa seconde visite ou campagne, l'officier recruteur agira avec plus de tact On l'a entendu dire à un jeune homme qui offrait de très légitimes objections: "Si tu ne t'enrôles pas, tu n'es qu'un lâche." Une autre fois, pensant inspirer de la crainte à la jeunesse réunie, il s'écria: "Si vous ne voulez pas partir librement, nous viendrons vous chercher de force, la baïonnette à la main s'il le faut. N'est-ce pas que c'est gentil! Un officier recruteur boche ne dirait pas mieux.

* * *

M. J.-B. Levêque est en promenade chez son beau-frère, M. A Chouinard. Il se trouve épris du pays et pour peu qu'il prolonge son séjour ici, il est sûr de s'établir, car il sera fasciné par la belle végétation printanière qui donne à nos coteaux et à nos prairies un charme tout particulier.

Olivier.

NOTRE-DAME DE LOURDES

C'est dans des pages encadrées de noir que les annales enregistrent chez nous les événements de la dernière quinzaine. Nous avons en effet à déplorer trois morts presque suibtes.

La première en date est celle du fils — âgé de 7 ans — de M Cyrille Rozière. L'enfant, il est vrai, était malade depuis quelque temps, mais rien n'indiquait un départ rapide à ce point; il mourait dans la nuit, après avoir passé une veillée comme à l'ordinaire.

Le dimanche 19 mars, une autre terrible surprise vient affliger une de nos meilleures et nombreuses familles. Une petite fille — 4 ans — de M. Gustave Rageot jouait seule avec des allumettes dans une chambre, à l'étage supérieur. Le feu prit à ses vêtements. Aux cris de l'enfant, on se précipita; mais en un instant les brûlures furent si considérables que le corps de l'imprudente n'était qu'une plaie. Les souffrances cuisantes causèrent la mort après douze heures fort pénibles. Nos vives condoléances à ces deux familles éprouvées ainsi dans leurs affections.

Ce n'était pas tout, hélas! Le jeudi, 23 mars, un autre bien pénible accident privait notre paroisse d'un homme auquel tous s'étaient attachés. M. Borthwick était entraîné par une roue placée à la partie inférieure de l'élévateur dont il était le chef. On supposera combien de révolutions il dut faire en suivant cette roue qui tourne à raison de 150 fois à la minute, quand on saura qu'il dut être tiré durant deux ou trois minutes. Avec ses pieds, qui venaient frapper contre, il finit par briser une poutrelle. Aussi quand on retira l'infortuné, il était à demi mort. Deux docteurs, mandés en hâte, constatèrent que M Borthwick était littéralement meurtri et brisé. Rien de sain en cet homme. pourtant si robuste Des côtes enfoncées les pieds broyés, une jambe cassée et démise, les bras arrachés, etc. Comment survivre à pareil accident? Huit heures après, c'était fini de cet homme. Presbytérien de religion, ce monsieur ne put recevoir l'aide spirituel de nos prêtres catholiques; ceux-ci cependant lui rendirent plusieurs visites, ainsi que les Soeurs du couvent voisin.

Chacun des habitants regrette cet homme qui avait été une petite providence pour la paroisse. Les services rendus par l'achat du grain à des conditions faciles faisaient que l'on aimait à traiter avec M. Borthwick. On le disait même imprudent pour se rendre utile. Mais non; on se repent rarement d'avoir fait du bien à des clients.

Un témoignage certain d'estime et de reconnaissance des nôtres pour M. Borthwick se vit dans le nombre de ceux qui assistèrent au départ du corps, lundi le 27, départ qui s'effectua en présence du ministre de Treherne, venu exprès pour la circonstance et pour l'offrande d'une magnifique couronne déposée sur son cercueil.

On dit que la Compagnie Scott va nous envoyer un homme expérimenté pour succéder à M. Borthwick.

* * *

M. Gabriel Nivon, gendre de M. Albert Brisson, est sur son départ pour le Brésil. Nous lui souhaitons bon voyage, souhaitant sincèrement qu'il n'ait pas d'imitateurs; nous tenons à conserver nos bons colons.

TOUTES AIDES

Tout annonce qu'il y aura encore cette année un fort courant d'immigration de notre côté. Déjà des colons nous sont arrivés; d'autres viendront s'établir bientôt Des Canadiens du Dakota doivent venir visiter sous peu les nombreux homesteads encore vacants.

* * *

Il y a eu, durant l'année dernière, une augmentation de cinquante âmes chez les Canadiens.

* * *

Dimanche dernier, le R. P. De Grandpré, o.m.i., est venu installer dans notre chapelle un chemin de croix.

* * *

MM. Delphis et Elzéar McKenzie sont partis ces jours derniers pour Dauphin, s'étant enrôlés comme soldats il y a un mois.

LA BROQUERIE

Nous avons ici une branche locale de l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba. Voici les noms des officiers de l'Association:

Président, M. H. Granger: secrétaire, M. J.-O. Beaupré.

Collecteurs dans les districts scolaires respectifs:

Saint-Joachim: MM. P.-A. St-Laurent et Ph. Savard.

Saint-Joseph: MM. Hon. Simard et Alf. Laurencelle.

Saint-Denis: MM. oJs. Gosselin et G. Généreux.

Saint-Roch: MM. B. Vielfaure et A. Choiselet.

Saint-Alexandre: MM. S. Jolicoeur et E. Pelletier.

Saint-Etienne: MM. J.-J. Lambert et Cyr. Degagné.

* * *

Justus devient curieux

Est-ce un défaut? Est-ce une qualité? Il saurait gré infiniment à quelque lecteur du courrier de la Province de le lui dire bien franchement, à la seule condition cependant qu'il lui soit en même temps donné réponse à quelques petites questions et à un problème qui lui met martel en tête depuis quelque temps.

1.—Un usurier prête $7 à un pauvre homme pour deux semaines, moyennant un intérêt de 50 sous. A quel taux cet argent est-il prêté?

2.—La loi fédérale est-elle violée par ce prêt usuraire?

3.—Quelle pourrait être la pénalité encourue par l'usurier?

4.—Que penser de cela au point de vue théologique?

5.—Et cet homme-là??

Justus.

POULE D'EAU

Le moulin à scie de la Twin Island Lumber Co., situé sur le lac Manitoba, sera en opération la semaine prochaine. La compagnie a déjà reçu des commandes pour plusieurs mille pieds de bois de sciage qu'elle devra livrer avant le départ des glaces. Ce bois de construction sera employé dans le district Poule d'Eau et les environs.

La compagnie a l'intention de bâtir cet été un bateau pour transporter son bois de sciage à Toutes Aides et plusieurs autres endroits, où elle tiendra un clos à bois

* * *

Les chasseurs de Sainte-Rose qui sont venus à Poule d'Eau en décembre dernier et qui sont retournés chez eux avec chacun leur gibier, ont répandu la nouvelle à Sainte-Rose que le district de Poule d'Eau n'était qu'un trou d'eau, qu'il n'y poussait pas de foin et que nous n'avions pas de terre assez haute pour la culture. Je sais bien que ces gens ne se sont pas donné la peine d'aller voir plus loin. Nous leur avons fourni le foin pour leurs chevaux et ces gens sont restés dans.... ce qu'ils appelle le trou, puisqu'ils avaient tout ce qu'il leur fallait.

Et ce sont ces gens-là, de haute position, qui méprisent nos terres, pour louanger les leurs de Sainte-Rose, qu'ils veulent vendre.

* * *

Nous comptons 40 colons à la Poule d'Eau: tous Canadiens-français. Nous espérons que le bureau de poste sera installé de bonne heure ce printemps. Il y aura aussi plusieurs bâtisses en construction cet été.

* * *

Les commis de bars qui ont du terrain à Poule d'Eau seront de retour bientôt, vu que les bouteilles seront vides le 1er juin prochain.

La Mure.

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté

No 29

Un soleil de feu tombe droit sur les têtes, exaltées déjà par des libations d'absinthe, pour lesquelles le Comité a ouvert dans tous les cabarets un crédit illimité. On a tant bu, que les vêtements d'un certain nombre de meneurs sont comme imprégnés d'alcool, et il plane sur cette foule une sorte d'odeur grisante; d'elles-mêmes, les bouches ricanent, éructent l'insulte; la révolte est dans chaque regard...

Jacques, tout en causant à l'écart avec un cavalier, examine l'ensemble de la situation: tous ses hommes de Fumeçon et de la Neigerie sont là, ayant comme signe muet mais distinctif un épi de blé passé au chapeau; ils occupent à peu près le front entier de la foule, en arrière des soldats; ils gardent bien leur consigne, et sont évidemment prêts à diminuer les distances, et à se porter au premier coup de sifflet sur un point déterminé. Dans la foule, Jacques ne voit presque aucun natif du Val d'Apis, partout des figures étrangères: Belges venus pour la moisson, et qui ne gardent de l'honnête peuple de Belgique que le nom plus ou moins authentique, traîniers des grandes routes, trimardeurs déguenillés en rupture d'asile de nuit, ivrognes célèbres dans le pays; et, de place en place, d'autres figures intelligentes, celles des meneurs de Paris, détachés par le Comité international des grèves, et qui constituent la cervelle factice de cette foule.

Comme la délégation s'attarde chez Soupot, et se fait trop attendre, probablement avec l'intention d'énerver les esprits, et de mieux les préparer à un coup de folie, les meneurs entonnent des chants de grève aux phrases courtes et suggestives, apprises en quelques instants, et répétées en choeur par des milliers de poitrines. Et, tout de suite, l'effet de ces couplets brutaux est effrayant.

Tous les bourgeois, on les pendra!!...

Tous les patrons, on les crèvera!!.

Vive le son
Du canon!!.

Dans les groupes, il se produit déjà de petites bagarres, foyers restreints d'émeute qui ne demandent qu'à se rejoindre pour jaillir tout à l'heure en incendie terrible.

Les chevaux des cuirassiers, impatientés ou chatouilleux, ruent par-ci par-là; une femme en cheveux, à la toilette criarde, se fait marcher sur les pieds par le percheron d'un cavalier, et pousse des cris affreux, entrecoupés d'insultes sans nom, fleurs immondes d'égout auxquelles la foule applaudit... On croirait entendre des injures vomies par l'enfer. Mais surtout, devant des soldats excités, exaspérés, et qui ont les yeux fixés sur ceux de leurs officiers, en une muette mais ardente expression de demande, des hommes passent comme les jours précédents, montrant le poing et s'enhardissant à toutes les provocations: il y a de grands ouvriers dégingandés, rebuts de toutes les usines, et de tout petits jeunes gens à binocles, à grosses cannes, qui hurlent des défis à un mètre des soldats... Les mains des cuirassiers tourmentent la poignée de leurs longs sabres... ce serait si simple de faire taire ces braillards! A la fin, leur patience est à bout; depuis quatre jours ils sont à cheval, dorment à la belle étoile, mangent quand ils peuvent... six de leurs camarades ont été, hier et aujourd'hui, frappés d'insolation... S'il faut encore se laisser couvrir de boue par des gamins ou par des sans-patrie!... Et des regards haineux se croisent et brillent, comme peut-être brilleront tout à l'heure les éclairs des épées...

—...A bas l'armée!!.. hurlent les meneurs... A bas les esclaves!!... Mort aux prétoriens!!.. Mort aux suppôts du capital!... Descends de ton cheval... eh! lieutenant!...

L'armée se tait, dans un silence menaçant: seuls, les chevaux, qui ressentent l'énervement de leurs cavaliers, avancent et écument, comme si, d'eux-mêmes, ils voulaient charger.

Heureusement, la délégation fait un instant diversion: elle apparaît là-bas, le long du grand mur gris tout incendié de soleil, elle est grave comme une ambassade, et se compose de six individus à l'air hypocrite et glabre; on dirait de vieux loups allant plaider pour des agneaux absents.

De sa place, Jacques la regarde, une colère montant dans sa poitrine d'homme:

—... Oh! quel pauvre enfant, le peuple!!... croire à ces sinistres farceurs, donner son mandat à ces étrangers dont la figure même sue le mensonge!!... Il n'y a donc pas à l'usine dix ouvriers intelligents et honnêtes pour traiter directement leurs affaires avec les patrons?... Quelle comédie!..

La délégation sonne à la porte de l'usine, et attend, prétentieuse, dans l'intervalle libre que les soldats ont dégagé devant l'habitation des Harmnster. Un moment, on peut croire que cette porte va rester toujours ainsi fermée; de la foule monte déjà un murmure terrible, une sorte de poussée haineuse; des groupes se glissent et pénètrent comme des coins entre les croupes serrées des chevaux, quand, timidement, la grille s'entr'ouvre. Enfin!!. Et la délégation entre, aux applaudissements ironiques de deux mille ouvriers.

On sent partout que la grève arrive à sa minute la plus grave; et, malgré l'excitation, il tombe sur l'immense cohue une sorte de silence qui dure presque un quart d'heure; mais, comme la délégation s'éternise chez les Harmnster, comme personne ne reparaît plus, les chansons reprennent, plus fournies que jamais; des gamins escaladent les platanes pelés de la route et plongent des regards curieux dans la cour des usines, où, naturellement, il n'y a personne; et toujours les mêmes couplets montent comme les vagues d'une mer houleuse; il se dégage de cette foule une sorte de menace impersonnelle, maniée, excitée par une force invincible qui tend à son but mauvais avec une ténacité implacable...

Tous les bourgeois, on les pendra!!..

Tous les patrons, on les crèvera!!..

Vive le son
Du canon!!

Brusquement, le silence se rétablit... La fameuse porte vient enfin de s'ouvrir, et apparaît un délégué, rouge de chaleur, qui s'éponge à la hâte, et, sans rien dire, enfile au pas de course, dans le soleil de feu, la longue route qui aboutit place de la Gare, chez Soupot...

Evidemment, les patrons essayent de transiger; ils ont dû faire une proposition très acceptable; la délégation est surprise, déconcertée; et, ne voulant pas assumer une responsabilité trop lourde, elle envoie consulter chez Soupot, pour se faire répéter le mot d'ordre paru le matin dans tous les journaux: "outrance!!"

Pourtant, une inquiétude commence à circuler parmi les meneurs:

—... Si jamais les patrons allaient céder..? S'il allait falloir piteusement retourner à Paris, avec les cinq maigres francs par jour chichement alloués par le Comité de la grève..? Si, au lieu de la bonne curée bien chaude, où l'on se roule dans l'orgie, où l'on piétine dans le sang, on n'allait avoir qu'un malheureux repas, indigne de la démagogie? Misère!... Malheur!!... Massacre!..

Tout de suite, la résolution est prise: il faut précipiter les événements, provoquer le "fatal".... l'irrévocable... compromettre le pays tout entier dans un crime anonyme; et, avant le retour de l'envoyé, les cris des meneurs retentissent ardents, au milieu de la foule:

—Allons!... assez de manières!!... A l'assaut, tous!!...

Une poussée terrible, complètement inattendue à ce moment, se produit, écartant les chevaux, acculant les cavaliers, leur enlevant tout espace pour charger en commun et d'une façon utile: en un instant, la foule est aux murs, en escalade le faîte, s'accroche aux briques, aux fragiles aspérités des torchis; partout, on se fait la courte échelle, c'est un océan humain, mais un océan intelligent qui veut frapper, détruire... tuer peut-être, si on l'exaspère, si on lui dispute ses victimes... On sent que la mort aux doigts rouges est là, assoiffée dans l'atmosphère brûlante, guettant une occasion, un prétexte, pour faire tourner les choses au tragique.

D'un coup de sifflet, Jacques a réuni ses hommes derrière la foule; et pendant que les cavaliers, vivement reformés, la séparent en deux tronçons, et dispersent sur la place tous ceux qui n'ont pu pénétrer dans l'enceinte, M. de la Ferlandière, à la tête de cinquante paysans, fait avec rapidité le tour de la maison d'habitation des Harmnster, et arrive à une porte de service donnant sur une petite ruelle qui conduit à la gare.

Ce sera là, sans aucun doute, dans quelques instants, le point stratégique, car, après avoir envahi les premières cours, qui s'ouvrent à droite et à gauche, devant les deux nouvelles usines construites l'année précédente, l'émeute aura pour objectif la maison d'habitation où Victor, Nathan et Alberte doivent se poser avec anxiété les plus doulou-

AUBIGNY

La mort moissonne dans notre petite paroisse. Voilà le troisième coup qu'elle porte dans l'espace d'un mois.

Cette terrible engerbeuse vient enlever à ses enfants une mère tendrement aimée. Mme Alexis Pelland est morte dimanche matin dans la soixante-onzième année de son âge. Elle laisse pour pleurer son départ M. Joseph-Alexis Pelland, Mlle Arzélia, Mme Veuve Octave Roy, Mme Jos. Perrault et Mme Isaïe Graveline.

Femme forte et vertueuse, humble autant que distinguée, Mme Pelland avait su conquérir l'estime de tous. Sa mort fut l'écho de sa vie. Elle mourut entourée de sa famille et assistée de tous les secours divins. Les funérailles eurent lieu mardi le 28. Un long cortège funèbre disait bien haut l'estime, l'admiration portée à cette heureuse défunte.

Les porteurs étaient: MM. Perrault, M. Donald, Hubert Hébert et John Hébert, Noé Clément et Arthur L'Heureux. Les enfants de la défunte conduisaient le deuil. Nous offrons nos plus sincères sympathies à la famille éprouvée.

ELIE

M. le curé Halde est allé à Winnipeg par affaire, malgré qu'il a eu bien de la misère à prendre son train.

• • •

Aujourd'hui le temps est assez doux; je crois que l'on va pouvoir aller en bâteau à voile bientôt, car une inondation est à craindre.

• • •

M. Louis Roderick était de passage pour aller à Bluff Creek, sur son homestead. Il est descendu par le train de neuf heures, car cela lui donnait deux heures à causer auprès de sa brunette, et il a pris le train de 11 heures et demie. Nous lui souhaitons bon succès.

• • •

M. Louis Aquin et Mlles Antoinette Aquin et Amélia Allaire ont été rendre visite aux demoiselles Houde sur le site de la rivière Assiniboine.

• • •

M. Antonin Payment prend toujours un peu de mieux. Nous espérons qu'il nous reviendra sous peu en parfaite santé.

Nous attendons d'avoir la visite des Rdes Soeurs des Missions. Nous leur souhaitons la bienvenue.

• • •

M. Adonaï Dufresne est allé au lac Manitoba en voiture. Il est à craindre qu'il ne soit obligé de s'en revenir à la nage.

Fleur de Lis.

SAINT-GEORGES CHATEAUGUAY

Le 20 mars 1916 sera pour nos Enfants de Marie un jour d'émotion et de souvenirs. Ce jour-là, la mort frappait une de nos congréganistes, Mlle Clara Vincent. C'est la première fois depuis sa fondation que notre congrégation passe par ce deuil. Aussi cette mort fit-elle douloureusement écho dans le coeur de ses compagnes. Clara était l'enfant bien-aimé de M. Adrien Vincent et de dame Vitaline Lacoste, de cette paroisse. Elle était Enfant de Marie et remplissait les fonctions de secrétaire, lorsque Dieu, pour des motifs que nous bénissons, la rappela à Lui, dans sa dix-septième année.

"La mort est l'écho de la vie", dit-on couramment. Répétons-le une fois de plus pour notre chère compagne, puisque dans sa mort, nous trouvons comme synthétisées les trois plus belles vertus qui ont rempli sa vie de congréganiste: piété, charité et amour de sa congrégation.

Aux prêtres qui l'assistaient dans sa dernière maladie, elle répéta plusieurs fois, avec un ravissement de joie: "Si vous saviez comme je suis heureuse de mourir Enfant de Marie!" Ces pieuses et saintes paroles édifiaient tous les assistants et mêlaient des larmes de consolation aux sanglots de la douleur. Sa piété, nous avons pu l'apprécier lorsque plusieurs fois sur semaine, à l'occasion des premiers vendredis, elle venait faire la sainte communion, de grand matin, alors qu'il eut été si doux de rester au lit. Avec quelle piété, agenouillée au pied de l'autel de Marie, un cierge en main, elle prononçait son acte de consécration à la Vierge!

Lorsqu'il fallut lui annoncer que tout était fini ici-bas, c'est avec cette énergie et cette volonté toujours tendues vers le bien, qu'elle fit le sacrifice de sa vie. Avec quelle charité elle parla de ses compagnes, de ses parents et amis! Oubliant ses propres souffrances, elle s'imquiétait de sa mère, ayant toujours peur qu'elle se fatigue trop pour elle. Jusque sur son lit de mort, elle aima sa congrégation. A qui voulait l'entendre, elle disait que c'était un grand honneur et une grande consolation d'appartenir à une congrégation d'Enfants de Marie. Après quelques minutes d'une douce agonie, elle rendit sa belle âme à Dieu.

Vous parents éplorés, si éprouvés par la mort d'une enfant chérie, soyez sûrs que nous, Enfants de Marie, participons à votre douleur et à votre deuil. Mais puisque Clara nous a devancées là-haut, consolons-nous; vivons dans la même pensée, dans l'espérance qu'un jour nous aurons la joie de la revoir au ciel.

Un premier service fut chanté à Transcona le mercredi 22, et un second à Saint-Georges, le mardi 28 mars.

Enfant de Marie.

CAMPERVILLE

Colonisation

Dame nature s'est montrée d'une générosité sans bornes à l'égard de Camperville en y distribuant largement ses richesses et ses beautés. Au point de vue de la culture cette localité a donné des résultats surprenant grâce à son site et à la fertilité du sol. Et à ce sujet voici un fait digne de mention.

Lorsque les grandes sécheresses affectent les autres localités, Camperville n'en souffre nullement, parce qu'il est favorisé chaque matin d'une rosée bienfaisante pendant la belle saison, ce qui conserve les produits de la terre en excellente condition. Au point de vue sportif, les amateurs de chasse et de pêche peuvent s'en donner à coeur joie. Les magnifiques forêts qui entourent tous ses beaux homesteads sont habitées par le gros gibier et les rivières et le beau lac Winnipegosis sont peuplés d'une énorme quantité de beaux poissons. Maintenant, du côté pratique, c'est certainement la terre promise pour les colons. Ceux qui sont établis actuellement sont contents et heureux. En dehors de tous les avantages que nous venons de citer, il y en a un autre qui est très précieux. Ce sont les communications faciles en hiver et en été. Nous pouvons communiquer au chemin de fer par eau sur le lac Winnipeg en bateau à gazoline ou par terre par un bon chemin.

Il est certainement beaucoup plus avantageux pour des colons d'aller s'établir dans un centre qui est accommodé par des communications faciles que d'aller vivre sur des terres peut-être toutes aussi fertiles, mais qui manquent de moyens de communications. A vous Canadiens français de vous emparer le plus tôt possible de tous ces beaux homesteads et vous n'aurez rien à regretter plus tard.

Votre ami sincère,

J.-G. Parent.

INWOOD

Enfin voici maître Corbeau de retour! La neige s'en va grand train. L'hiver serait donc fini? Ca ne serait pas trop tôt; nous en en avons tant eu de cette neige, depuis au-delà de cinq mois que nous n'avons pas vu la terre. Aussi nos bons cultivateurs semblent-ils se préparer avec entrain pour leurs prochaines semailles.

• • •

Mlle Hélène Cossette, de Wild Rice, N. D., est en visite chez sa soeur Mme E. Laporte. Mlle Cossette est la soeur de notre conseiller municipal.

• • •

M. J.-H. Latourelle, de Winnipeg, était en visite parmi nous il y a quelque temps.

• • •

Nous avons le regret de voir Mme S. McNeil nous quitter pour quelque temps pour Winnipeg.

• • •

Nous somems heureux de voir Mme Art. Latourelle nous revenir en parfaite santé d'un séjour de quelque temps à l'hôpital de Saint-Boniface.

• • •

M. et Mlle Laporte nous ont quitté pour Sandridge, leur nouvelle résidence, où ils ont récemment ouvert un magasin général qui est "A votre service".

• • •

Notre école, ainsi que plusieurs familles de nos environs, sont en quarantaine. La rougeole vient de faire son apparition et semble être très mauvaise cette année. Gare aux pauvres petits qui n'y ont pas encore passé.

Toinon.

MARIAPOLIS

Notre petit village se réveille avec la nature endormie, au moment où tous deux ressentent le printemps. L'anxiété de voir bientôt la neige disparaître à l'approche du zéphyr et l'espoir d'entendre bientôt l'alouette gazouiller dans les prés fleuris, a réveillé l'ancien correspondant de la localité de Mariapolis. Il a pour but de faire connaître aux lecteurs de la **Liberté** que nos jeunes gens ne sont pas les derniers à s'amuser durant le carême.

• • •

Dimanche le 26 mars, une foule de personnes se réunissait dans le soubassement de l'Eglise, où avait lieu une partie de whist. Tous en furent satisfaits et se retirèrent à une heure avancée de la veillée. Nos félicitations à ceux qui remportèrent la plame.

Parmi les nombreux assistants on remarquait de préférence M. Albert Lebeau, arrivé de Valcourt, P. Q., où il est allé passer quelques semaines au milieu de sa famille. Tous le saluent avec joie.

• • •

Lundi dernier notre petit village avait l'honneur de voir sept de ses fils partir pour la guerre. Nous leur souhaitons grand succès, en espérant de les voir bientôt revenir couronnés de lauriers.

Carmen Sylva.

SAINTE-ROSE DU LAC

De passage ici, je visitai les environs et spécialement l'école de Lammenais, où je fus heureux d'y voir une de nos plus belles écoles. Les élèves de nationalité belge, française, anglaise et bretonne, paraissent très intelligents et soumis à leur jeune maîtresse, Mlle Gabrielle Trottier, qui conduit ses classes avec une habilité vraiment remarquable, qui paraît ne rien laisser à désirer.

Les commissaires de l'école de Lammenais ont droit d'être félicité de ne rien négliger pour l'éducation et le confort de leurs enfants.

LA REQUETE EN DESAVEU

Le terme est prolongé. — Les signatures seront reçues jusqu'au 20 avril. — Appel aux retardataires. — Remerciements à nos amis.

Au moment d'expédier une partie des signatures reçues — plus de cinq cent mille, — un télégramme d'Ottawa nous annonce que nous pouvons continuer de recevoir les signatures. Le terme final du retour est fixé au 20 avril.

Nous nous empressions de transmettre à nos amis, cette excellente nouvelle, et nous leur faisons de nouveau un chaleureux appel pour recueillir les noms des personnes qui ne se seraient pas encore acquittées du devoir d'apposer leur signature sur la requête en désaveu.

Il nous est très agréable de louer, sans la moindre réserve, le zèle qu'ont manifesté d'innombrables généreux patriotes, et la somme énorme de travail accompli en quelques jours nous assure qu'ils voudront bien continuer à collaborer au succès de la requête. Nous ne nous permettons pas d'insister. Ce serait de l'impertinence en face des nobles gestes des sympathiques adhésions et des offres de dévouement qu'a provoqué notre organisation. La cause de nos "blessés" est portée à l'attention de tous, grâce à ceux qui se sont dévoués pour la cueillette des signatures. L'immense intérêt suscité par les explications indispensables de nos amis au cours de la campagne, portera, espérons-le, les plus heureux fruits. D'un bout à l'autre du Canada, il ne faut plus qu'il se trouve un seul Canadien français pour "ignorer" la persécution ontarienne et se désintéresser du troublant problème qu'elle pose.

Les personnes qui nous ont honoré de leur visite, ont pu constater que nous n'exagérons pas en parlant "d'innombrables généreux patriotes". Aujourd'hui, 29 mars, plus de cinq cent lettres sont sur la table, pas encore ouverte, faute de temps et **quatre cent mille** signatures ont été comptées, soigneusement classées et n'attendent plus que d'être expédiées.

Il nous reste encore quelques milliers de la formule de la requête. Nous nous empresserons de les faire parvenir aux personnes qui nous en feront la demande. Le secrétariat général de l'A. C. J. C. est au No 96 de la rue Saint-Jacques, Montréal. Téléphone Main 4939.

Nous remercions cordialement tous ceux qui ont patronné, organisé ou collaboré à la "guignolée" des signatures et nous invitons tous les Canadiens français qui ont à coeur de porter secours à des frères opprimés, à se hâter de signer la requête, s'ils ne l'ont déjà fait, et à se procurer une ou plusieurs formules pour recueillir les signatures de leurs amis. Tous sont également invités à souscrire au fonds de secours ontarien.

M. Emile Girard, trésorier général de l'A. C. J. C., 160, rue Saint-Jacques, Montréal, et M. Onésime Chalifour, trésorier du Comité régional québecois de l'A. C. J. C., 209, rue Saint-Jean, Québec, reçoivent les souscriptions.

Le Comité.

reuses questions; il ne reste donc aux usiniers, comme suprême ressource, que de sortir par cette ruelle, atteindre la gare, et de sauter dans le premier train pour n'importe où...

En temps ordinaire, trois cavaliers auraient suffi pour défendre l'entrée de ce passage, étroit comme les rues de l'ancien Paris, où une poignée d'étudiants tenaient le guet en échec pendant toute la nuit. Mais l'assaut subit des usines change complètement la situation, car la ruelle peut être maintenant cernée de trois côtés à la fois.

Seul avec ses hommes, Jacques écoute les hurlements avinés, les cris de mort qui roulent comme un fracas d'orage autour de la demeure; monté sur les épaules d'un fermier, il suit atentivement, pardessus le mur, les phases de la lutte: la place, déblayée tout entière, est couverte de vêtements arrachés, de débris de toute nature; quelques blessés, soldats et ouvriers, se traînent vers les bancs; les cuirassiers se sont divisés en deux groupes; une partie galope, décrivant un demi-cercle qui va sans cesse s'élargissant devant le mur de la maison; l'autre, à la suite des grévistes, a pénétré, par la grille, dans la cour des usines et prend les ouvriers à revers.

Soupot doit être content de son oeuvre, car à ce moment, le sang coule: pendant que leurs camarades poussent vigoureusement la pointe au coeur même des ateliers, une partie des grévistes se retranche dans des magasins et de là, font pleuvoir sur les soldats une grêle de projectiles. Le lieutenant, auquel Jacques parlait le matin sur la route, veut faire une sommation et s'avance à quelques pas des ouvriers qui l'accueillent par des huées: brusquement, ses hommes le voient tomber la figure sur la tête de son cheval; un frein de fer, lancé par un meneur, vient de l'atteindre en plein front.

Alors c'est fini... rien ne retiendra plus les soldats exaspérés qui, jusqu'à présent, ont tout reçu sans rien rendre Adossant leurs chevaux à la paroi intérieure du premier mur, se mettant ainsi hors de la portée des projectiles, les cuirassiers exécutent deux feux de salve sur les bâtiments bondés de grévistes: sous le fouet des balles, les briques volent en éclats; des cris de rage, des hurlements de douleur s'élèvent; quelques hommes veulent traverser la cour et se jeter sur l'escadron. Mais il est trop tard: les soldats, à cette heure, usent de tous leurs moyens, se défendent méthodiquement, ajustent sans se presser comme au champ de tir.. Tout homme qui s'aventure dans la zone de la cour, ou bien apparaît à une fenêtre, est un homme mort. Aussi le résultat ne se fait pas attendre: les soldats se défendent... l'émeute déguerpit à l'envi d'un corps de bâtiment ainsi fouillé par les balles... Grévistes et meneurs se coulent alors à droite, vers la maison d'habitation, plus exaspérés que jamais.

La situation devient affreusement critique, car les cavaliers ne peuvent que très difficilement suivre les émeutiers qui disparaissent par les passages étroits pratiqués entre les divers bâtiments de l'usine. Pourtant, ils vont essayer; mais, tout à coup, ils s'arrêtent, stupéfaits, épouvantés... Une lueur gigantesque, immense, bondit et s'élève à cent pieds dans le ciel, secouant toute une furie de flammes au-dessus des bâtiments, et aussitôt une fumée noire, âcre, épaisse, semble étendre une sorte de rideau mouvant, comme pour faciliter à l'incendie l'accomplissement d'une oeuvre affreuse. C'est le réservoir à pétrole auquel les ouvriers viennent de mettre le feu et qui, d'un seul bond, rougeoie le ciel entier, menace les bâtiments, éparpille sur tous les toits des myriades de flammèches... Avant même qu'on ait pu se poser la question de secours, des foyers nouveaux se forment, se multiplient; des langues ardentes de feu jaillissent de toutes les ouvertures.

Malgré l'éloignement du foyer initial, elles arrivent déjà près de l'habitation toujours hermétiquement fermée:

—Bravo, le pétrole!!... enferme-les!!... brûle-les dans leur tanière!!... crie-t-on de toutes parts... mais pourtant à une distance prudente; car les soldats ont avancé de cent mètres, et tiennent maintenant la porte de la maison sous le canon de leurs fusils.

Cette protection ne dure pas longtemps: la demeure des Harmmster est comme enclavée par un demi-cercle de magasins qui s'allument d'eux-mêmes à la chaleur formidable développée par l'incendie du réservoir. La maison est prise entre deux pinces immenses de feu; de plus en plus, les flammes lèchent les murs, font éclater les carreaux, fondent le zinc des toits, et montent toutes rouges, superbes de colère, dans le ciel devenu noir.

La scène devient sinistrement grandiose: dans la fumée filent quelques sihouettes de grévistes, qui, l'oeuvre terminée, se sauvent vers la gare; plus loin, un groupe de cavaliers, immobiles sur leurs chevaux, attendent prêts à charger ou à fusiller; et, à l'horizon, tout un grouillement d'êtres humains s'entassent en vagues noires sur la place; perchés sur les arbres, juchés dans les gouttières, sur les toits de la gare et des wagons de marchandises, ils contemplent leur oeuvre, les uns, ivres de joie furieuse, les autres, terrifiés.. ne croyant pas que les choses seraient allées si loin...

Dans l'incendie sans cesse grandissant, la maison des Harmmster semble se rapetisser, se fondre dans la flamme. Tout d'un coup, un remous lointain se produit dans la foule, pendant qu'une diversion, rapidement organisée, occupe les soldats, les entraîne assez loin sur la place...

Là-bas, dans la ruelle toute chaude de l'incendie, Nathan, Victor, Alberte, une domestique viennent de paraître... la maison est devenue inhabitable, et ils tentent la sortie dans l'espoir que peut-être des soldats seront autour d'eux pour la protéger.

Mais, à ce moment, les manifestations reprennent avec une nouvelle énergie devant la gare; d'ailleurs, les officiers ignorent même l'existence de cette porte dérobée, qui ne sert en temps ordinaire qu'aux besoins du service personnel des patrons. Aussi les malheureux ne trouvant aucun défenseur dans la ruelle; mais, à l'extrémité donnant sur la place, ils distinguent, grouillant et hurlant, tout un monde d'émeutiers qui applaudissent aux arabesques vagues et folles que les flammes tracent dans le ciel, et crient d'une telle façon, que les voix éraillés se font entendre par-dessus le crépitement des poutres et des toitures tombant de plusieurs étages dans l'infernal foyer.

Un instant, blottis le long du mur, les quatre fugitifs hésitent.. Si les grévistes les aperçoivent, c'est la mort... l'écrasement horrible entre les mains d'une populace ivre, furieuse, dont la mentalité actuelle est cent fois au-dessous de celle de la dernière des brutes. Pourtant, le salut est là.. à vingt-cinq pas, dans l'intérieur de cette gare toute proche, où l'express de Paris doit stopper d'ici quelques minutes. Dans l'ombre, ils vont... ils viennent... ne sachant s'ils doivent avancer ou reculer... jouir en avares de leurs derniers instants, ou risquer la suprême partie que chaque minute de retard compromet...

Mais voilà qu'un cri éclate.... puis plusieurs... Une clameur, une vocifération grandit, formidable, tout près d'eux; des gamins, juchés sur des réverbères, ont aperçu les fugitifs:

— . . Les affameurs!!.... ils sont là!... là!!. dans la ruelle!..

Et c'est alors que se produit le remous dont il a été parlé plus haut. Nathan paraît impassible, dédaigneux, méprisant; Victor est blême; la petite bonne pleure, en criant... Alberte, le dos au mur, les doigts crispés sur la pierre, attend simplement ce qui doit venir. Alors, la tête en avant dans les épaules, les mains brandissant des cannes, semblables à des bêtes hideuses, deux jeunes voyous déguenillés s'avancent, flairant le sang, les yeux terribles, s'excitant tout bas avec des insultes ignobles... Dans la fumée épaisse, on les devine plus qu'on ne les voit..

Victor arme son revolver...

Au bruit de la gâchette, Alberte se retourne.

—Le premier coup pour moi, n'est-ce pas... lui dit-elle, les dents serrées... Je n'ai pas envie de sentir sur moi les mains sales de ces deux brutes...

—Merci! perdre une balle pour toi... tu n'en vaux pas la peine!

Quelques pas seulement séparent les assassins de leur proie... déjà les cris d'appel des deux voyous ont été entendus... dix... vingt grévistes accourent à la rescousse... encore un instant, et c'est l'atroce scène.... la boue sanglante... le fauve humain piétinant sur les victimes chaudes... Mais alors un coup de sifflet éperdu retentit dans le passage, une voix vibrante d'homme s'élève.

—A moi, les gars!..

Et comme un flot irrésistible, dans la ruelle étroite, une troupe silencieuse de paysans, solidement taillés, se précipitent, entourent les fugitifs, les mettent au milieu de leur carré; puis, d'une poussée vigoureuse, le bâton haut, manié par des mains qui ont évidemment l'habitude de s'en servir, ils se creusent un passage, d'abord au travers des blêmes agresseurs, puis à l'extrémité de l'impasse, en pleine foule qui recule comme une bête mauvaise qu'on cravache... Encore un effort, ils vont, du premier coup, atteindre la gare... Mais les meneurs arrivent vivement de tous côtés pour soutenir les agresseurs, ils arrêtent les fuyards, et se jettent furieux sur la troupe de M. de la Ferlandière.

—Hardi! les gars!, répète Jacques.

Ses hommes se déploient alors en une sorte de coin, dont les grévistes veulent pourtant essayer la force...

—Le moulinet!... commande Jacques...

Tous les bâtons se lèvent avec ensemble, et, d'abord gênés, tournent lentement... puis plus vite, en un mouvement étourdissant, vertigineux... claquant sur les figures, cassant les épaules, enfonçant les poitrines, sonnant sec contre les crânes...

(A suivre).

LE SECOURS NATIONAL

Une branche du Secours National a été organisée à Winnipeg par les dames qui, sans distinction de religion travaillent pour la Croix Rouge, dans une des salles de l'église All Saints, ayant comme présidente, Mme E. M. Wood, comme première vice-présidente, Mme Edwin Loucks, et comme deuxième vice-présidente, Mme Bourgouin.

Les membres du comité sont, Lady Dubuc, Mme R.-M. Dennistoun, Mme Gauthier et Mme R.-A. Rodgers.

Le siège du Secours National est situé à Paris, sous le patronage du Président de la République française.

L'oeuvre n'est ni sectaire, ni politique; son seul but est de venir immédiatement en aide à tous ceux qui ont besoin de nourriture, de vêtements, d'argent ou d'abri, et aussi pour subvenir à toutes les fournitures nécessitées par les hôpitaux pauvres. De l'argent et des vêtements sont donnés à ceux qui ont été obligés de fuir devant l'invasion et la dévastation des différentes provinces de la France. Des agents visitent la zone de guerre et distribuent également des secours à ceux qui ont été incapables de quitter les endroits envahis.

Les articles les plus nécessaires sont: les couvertures, la laine à tricoter, les étoffes de toutes sortes, drap, serge, flanelle, flanelette, coton, vêtements de dessous, bas, souliers, pour hommes, femmes, enfants et bébés. Les vêtements usagés propres et en assez bonne condition sont acceptés aussi bien que les neufs.

Tous les dons, ou secours d'argent, devront être adressés à Mme G.-H. Williams, secrétaire-trésorière du Secours National, New Law Courts Building, au coin des rues Broadway et Kennedy, Winnipeg.

L'argent recueilli par le comité ne sera pas envoyé en France, mais dépensé au Canada, en achat d'étoffes qui transformées en vêtements par les dames ouvrière volontaires de cete ville et délivrés gratuitement en France par le C. P. R. Les livres de comptes seront périodiquement contrôlés par la société Marwick, Mitchell, Peat et Cie.

Aucune demande de secours n'a été faite par le peuple français. L'organisation de cette oeuvre est purement volontaire, et désire par cela montrer à la France, l'admiration pour sa conduite héroïque pendant cette terrible guerre.

Lloyd George, à la chambre des Communes, le 15 février dernier, a dit ceci en parlant de la France: "Je suis sur que nous ne pouvons réaliser l'étendue de l'effort fait par cette nation héroïque. Elle a fait le plus grand effort en proportion de ses ressources, ayant la majorité de ses hommes sous les armes et la plus riche partie de son territoire occupée par l'ennemi."

Cela est absolument vrai. Plus de la moitié des plus riches contrées de la France ont été dévastées, l'industrie et l'agriculture sont paralysées, en vertu du fait que tous les hommes valides sont sous les armes et l'on compte aujourd'hui 11,000,000 de réfugiés sur son territoire.

La Belgique a été la première ligne de défense pour l'Angleterre, la France est maintenant la seconde.

N'importe quelle chose qui vienne concourir à renforcer cette seconde ligne de défense ajoutera à l'assurance de la victoire finale pour laquelle les dames de langue française voudront aider le Secours National de leurs aumônes ou de leur travail et prouver ainsi leur atachement à la cause de la France.

L'ONTARIO ET LE QUEBEC

Le "Citizen" d'Ottawa a publié le 18 du courant, le très bon article qui suit, dont nous empruntons la traduction à la **Presse** de Montréal:

"Québec est une section du Canada qui est loin d'avoir été aussi favorisée par l'immigration que les autres provinces. Montréal, où se portent de préférence les nouveaux venus, dans la province de Québec, a fourni un excellent record de recrutement, et, sous le rapport de l'aide financière, a fait mieux que Toronto même. La plus grande partie de la province de Québec est habitée par les descendants de ceux qui se sont fixés sur la terre défrichée par leurs ancêtres. S'ils l'abandonnent, personne ne viendrait les remplacer. On ne peut pas espérer de voir l'immigration européenne se porter dans la province de Québec Les immigrants anglais se dirigent de préférence sur l'Ontario, — (un bon nombre d'entre eux, malheureusement, préfèrent les ville) — et sur les provinces de l'ouest. De plus, la tendance de l'Ontario n'est pas en faveur de l'agriculture.

"De 1901 à 1911, la population rurale de l'Ontario a diminué de 58,000, tandis que celle des villes a augmenté de 392,511. Dans la province de Québec, l'augmentation de la population rurale a été de 39,951 et celle des villes de 314,383. Analysons maintenant cette augmentation. Dans cette décade, la population de l'Ontario a augmenté de 340,327 habitants: sur ce nombre, 110,000, en chiffres ronds, venaient de la Grande-Bretagne, 56,000 de différentes parties de l'Europe et 11,499 des Etats-Unis. Dans la province de Québec, où l'augmentation de la population a été de 354,334, au cours de la même décade, le nombre des immigrés anglais ne s'est élevé qu'à 25,000 et celui des immigrés venant d'autres parties de l'Europe a été de 30,000. Tandis que le chiffre des naissances était de 296,509, dans la province de Québec, il ne dépassait pas 156,-658 dans l'Ontario, bien que la population de cette province soit d'un demi-million plus nombreuse que celle de Québec.

"Nous pouvons donc constater, si nous classons tous les immigrants comme excédent de population, qu'en dix ans l'Ontario a gagné 131,000 habitants par l'immigration, tandis que Québec en a obtenu environ 35,000, et que la population rurale de l'Ontario a diminué de plus de 52,000. La conclusion logique est que la tendance qui se manifeste dans l'Ontario est celle de l'éloignement de la ferme, tandis que celle qui existe dans la province de Québec est en faveur de l'agriculture et de l'augmentation de la population rurale. L'immigration anglaise, dans la province de Québec, se porte principalement sur Montréal. Le désir de s'éloigner de la ferme, où un travail productif peut aider puissamment à la cause de l'Empire, dans les circonstances actuelles, peut expliquer les chiffres du recrutement dans la province d'Ontario, de même que l'affluence d'immigrants anglais et de nouveaux venus dans cette section.

"Montrons-nous aussi justes que possible envers la province de Québec. Comme celle d'Ontario elle a à résoudre son problème. elle sait ce qu'elle doit faire dans ses propres intérêts et elle a toujours été prête à s'acquitter de sa tâche pour le bien du Dominion. L'allusion que fait M. Hocken, dans le même paragraphe, au sujet de l'attitude des Etats-Unis, sert à rappeler à ceux qui étudient l'histoire de leur pays que le Canada ferait probablement partie, aujourd'hui, des Etats-Unis, **si la population de la province de Québec n'avait pas refusé d'abandonner son identité de race et de religion pour se joindre à uen autre nation.** Elle a su résister aux sollicitations de Charles Carroll, de Carolton, le plus riche des signataires de la déclaration d'indépendance et surtout un catholique fervent."

BOYCOTTAGE

Voici une autre lettre envoyée à une maison d'affaire ontarienne. Elle nous montre que les Canadiens français du Québec sont sérieux dans leur boycottage des maisons d'affaires de l'Ontario.

Messieurs,

J'ai le regret de vous renvoyer aujourd'hui le catalogue que vous venez d'adresser à notre maison et vous prévenir que nous ne voulons plus faire d'affaires avec les marchands de l'Ontario. C'est une attitude que l'honneur nous impose en face de la persécution systématique que votre race fait honteusement revivre contre nos frères qui n'ont que le tort de vouloir conserver leur langue, tout en apprenant la vôtre.

Peut-être êtes-vous du nombre de ceux qui rougissent de voir la manière prussienne dont toutes les provinces anglaises traitent les minorités françaises qui ont des droits égaux aux leurs; si vous êtes de ce nombre, je vous félicite: usez alors de votre influence pour faire laver cette tache dont les vôtres souillent le blason britannique, et montrez votre bonne disposition en nous envoyant des catalogues français à l'avenir. Jusque là, Messieurs, nous devons conclure que vous êtes nos ennemis, et veuillez croire que je n'en serai pas moins le vôtre.

Parce que nous vous avons traités partout dans le Canada avec une grande largeur [illegible] ment de faveur dans la province de Québec, où vous êtes en minorité, quelques-uns des vôtres ont conclu que nous admettons notre infériorité et que vous avez droit à être considérés comme appartenant à une race supérieure. N'en croyez rien, je vous prie: notre mentalité catholique et française nous a ainsi habitués à donner aux autres tous leurs droits et à nous montrer généreux surtout envers ceux qui sont faibles. L'abus de votre force brutale partout où vous êtes en majorité a blessé le sentiment de fierté nationale de tous les Canadiens français, vos égaux par les droits, vos aînés par la possession du sol et vos supérieurs par l'esprit de justice et de charité qui les distingue. Vous nous forcez à nous défendre et c'est debout que vous nous trouverez maintenant.

Je suis d'autant plus à l'aise pour vous parler sur ce ton, que mon aïeul luttait à côté des Anglais sur les Plaines d'Abraham. Peu d'années après, il avait le bon esprit de s'allier à une femme canadienne-française pour fonder un foyer d'où sont sorties des générations qui ont appris à respecter les droits des minorités, le pacte fédéral et les engagements de leur Souverain.

Ne dédaignez pas, Messieurs, de recevoir l'expression des sentiments de dégoût que la conduite des vôtres nous inspire, et veuillez croire que ces sentiments sont bien ceux de

Votre serviteur.

XX.

LE PAPE ET NOS PRISONNIERS

Il vient d'arriver d'Allemagne en Suisse plusieurs centaines de prisonniers français malades, qui y seront hospitalisés et soignés jusqu'à leur guérison, en même temps qu'un nombre égale de prisonniers allemands.

Presque tous les journaux français, en publiant cette information, oublient de dire — comme par un mot d'ordre — que c'est le Pape qui a eu l'initiative de cette mesure bienfaisante, unique dans l'histoire des guerres, et qui l'a fait aboutir par ses démarches.

Pour la libération mutuelle des grands blessés, on en a de même rapporté tout l'honneur à la Suisse seule, alors que les chefs de la Confédération reconnaissent euxmêmes que leurs négociations à ce sujet, ont réussi grâce à la collaboration très active du Saint-Siège.

Pour l'hospitalisation en Suisse des prisonniers malades, l'injustice est encore plus criante, car c'est Benoît XV qui en a eu la première idée. Il y a déjà plus de cinq mois qu'il a délégué le comte Santucci auprès des autorités fédérales pour s'entendre avec elles sur la réalisation pratique de son projet.

Tandis que le gouvernement anglais a adressé officiellement au Saint-Père ses respectueux remerciements pour sa charitable et heureuse intervention, il est douloureux de constater que le gouvernement français s'est abstenu d'en manifester à Rome aucune reconnaissance. Il a préféré commettre une impolitesse et une grossièreté, plutôt que de rompre avec son parti pris obstiné d'ignorer le Pape. Les autorités suisses le roi d'Espagne, la reine de Hollande ont reçu à diverses reprises des témoignages publics de sa gratitude; pour le seul Benoît XV, il est dispensé de tout hommage, de toute marque de courtoisie, malgré tout ce que le Pontife a fait en notre faveur.

Récemment encore, le Saint-Père a eu la délicate pensée d'envoyer son délégué de Turquie visiter et secourir nos soldats à Constantinople. Mgr Dolci a profité des fêtes de Noël pour se rendre au milieu et les combler de douceurs. Un sergent français, amputé d'une jambe, se fit l'interprète de la gratitude émue de tous les blessés et pria Mgr Dolci de transmettre au Pape l'expression respectueuse de leur profonde reconnaissance.

Mais les représentants officiels de la nation pour laquelle ces braves ont souffert n'ont pas eu un mot de remerciement pour celui qui les avait favorisés de sa paternelle bienfaisance.

Si l'odieux de cette conduite ne trouble pas nos gouvernants, comment, du moins, n'en sententils pas le danger? Dans toutes les occasions semblables, les empereurs austro-allemands s'empressent de combler le Saint-Siège de leurs remerciements. Ce contraste n'est-il pas éminemment préjudiciable à nos intérêts?

Et que doivent en penser les catholiques neutres? Nos gouvernants s'étonnent et s'inquiètent du mauvais renom que nous avons chez eux. Ne feraient-ils pas [illegible] l'égard du Pape de telles [illegible] incorrections?

LA GARE BOMBARDEE

L'arrivée d'un train de ravitaillement

M..., février 1916.

Tous les matins, le train de ravitaillement arrive, siffle et entre lentement dans la gare de X.

Il est drôle, ce train. Il a une machine essoufflée, qui traîne des meules de paille, débordantes et rebondies, sur des roues gringalettes, des wagons cahotants d'où sortent des têtes de bestiaux effarés, sur une prolonge, du matériel tout neuf et fraîchement peint, qui fait penser aux gardes-voies: "Bigre! ça barde dans les usines!" — et enfin, tout en queue, se trémoussant derrière, une guimbarde de troisième, funambulesque et drôlatique, où, parmi les croûtes, les épluchures, les papiers gras, le postier et les convoyeurs ronflent vigoureusement.

L'arrêt brutal de ce train cocasse fait de pièces et de morceaux les éveille, et ils jurent. Puis ils s'étirent et ils descendent. Encore une nuit de passée!

Quel temps charmant, ce matin! Il y a, dans cette fruste Lorraine, sur cette campagne à qui l'hiver donne les tons pauvres des vieux chaumes, des matinées légères, d'un froid vif, transparent, où la rustique misère de ce pays courageux prend une grâce infinie, féminine et touchante. Les batailles du début ont partout semé des ruines, mais les maisons intactes sont elles-mêmes des pauvresses, et seul un ciel si pur peut consoler d'une terre si rude

Le chef de la gare respire dans cet air lumineux; et c'est un homme exact, aux idées bien posées. Il allume sa bouffarde, sitôt qu'il entend le train; puis, son drapeau roulé sous le bras, il ouvre les portières de la voiture de queue et il dit, dans un rire qui lui secoue les épaules:

—Debout, là-n'dans!

Puis il ajoute:

—Le jus est prêt, les gars! La patronne vous l'tient chaud.

Après quoi, il fait des signes et il souffle dans sa trompette pour qu'on détache la machine.

Le train est le long d'un quai plein de voitures et de soldats. Dès qu'il stoppe, on entend les hommes jurer après les bêtes, et les grandes fourragères viennent, dans un grincement de roues, cogner dur les parois des wagons.

Les chevaux s'arc-boutant en se reculant, et le tringlot, lui, rigole quand le sous-off n'est pas là et qu'on défonce le train.

A côté, les bouchers font descendre le bétail. Ca ne traîne pas. Ils montent dans les wagons avec de forts gourdins, et, tout de suite, on voit s'en échapper tout une gent moutonnière, que la peur fait trembler. Chaque bête se penche au dehors, hésite et dégringole, dans un saut maladroit, qu'un coup de botte précipite. Animaux engourdis, agités et bêlants, qui s'écrasent, emmêlant leurs toisons et leurs pattes, et qu'un chien plein de vermine, poilu, aux yeux luisants, mord, affole et contient, tandis que les artilleurs, qui sont "venus aux obus", regardent, les mains aux poches, et disent tout tranquillement:

—Encore une, pige voir ça, qu'a la guibole foutue!

Les plus lourdes des brebis, en sautant, se cassent une patte: elles s'en vont, éperdues, trottinant sur le reste; et c'est toute l'émotion qu'en ont ces hommes de guerre, habitués depuis deux ans aux pires des infortunes.

Le train se vide. Les voitures s'emplissent. Et, perdus dans ce grouillement, les convoyeurs, qu'un jus bien chaud pourtant a réveillés, cherchent partout les sous-offs, qui doivent signer leurs feuilles. Alourdis de leurs musettes, bidon et couverture, crasseux de leur nuit de voyage, le regard vague et le pied mou, ils s'en vont, de l'un à l'autre, au hasard en reniflant; et ils grognent, et ils disent le mot de Cambronne, en faisant:

—Qué sale truc de saleté d'choléra!

Mais, soudain, quelqu'un crie:

—Un aéro! Un boche! Un taube!

Aussitôt, nez en l'air! Puis, les yeux s'agrandissent; et tout l'ennui de la guerre s'exhale de ces bouches bées. Ils sont comme les enfants qu'on distrait de leur chagrin par une bête au plafond; et ils ne pensent plus au "sale truc"; ils disent, pleins d'épatement:

—Bon, tu parles s'il en met!

Ils regardent tous encore, même quand on ne voit plus rien.

Puis... la matinée passe comme toutes les matinées. Lorsque [illegible] Par la route où la boue fait de grosses ornières, les matins secs, ils montent en une longue file sur la colline qu'on voit, puis ils s'enfoncent derrière... et dame, derrière, c'est le front

Une fois qu'ils sont partis, que la gare est silencieuse et déserte! Comme on entend le canon tonde gong puissants et terribles de la guerre... Il y aura des hommes de moins avec des rations de trop, quand les voitures atteindront les lignes...

Le chef de gare ne s'émeut pas. Dans sa gare replâtrée, rapetassée, que les Boches occupèrent, que les Français ont reprise, bombardée tour à tour par les uns, par les autres, dans sa victime de gare, il vit pourtant heureux. Il était parti loin, alors qu'on s'y est battu. Au retour, il n'a trouvé d'intacte que sa salle à manger: l'essentiel!... Il en fait les honneurs en brave hommé généreux. Il dit aux convoyeurs et au postier:

—Les gars.. ceux d'vous qu'aiment bouffer chaud n'ont qu'à rentrer chez moi!... Une bonne soupe, plat garni, la salade et le dessert, avec du vin tout c'qu'il y a dans l'fût, pour trente sous, hein! les gars, c'est pas cher!... Entrez donc...

Ils le regardent, se méfiant, quoiqu'ils soient bien tentés; puis, ils s'approchent, disant:

—On avait des conserves..... Mais du moment qu' vot'e dame..

A une conférence des surintendants des écoles rurales tenue à Columbus, Ohio, tout récemment, on a approuvé un programme tendant à faire des concours d'écoliers et d'écolières, une partie du programme d'instruction de la province.

La division des mauvaises herbes et des semences du Ministère de l'agriculture de la Saskatchewan est prête à faire l'essai de germination du grain des cultivateurs de la Saskatchewan et à faire rapport des impuretés trouvées Cet essai est fait gratis pour les cultivateurs de la province.

Le bureau provincial du travail de la Saskatchewan a procuré du travail à 26,750 ouvriers pendant la saison dernière. Sur ce nombre 16,230 venaient de l'est du Canada, 2,600 de la Colombie-Britannique, 7,250 venaient des différentes villes de la province, et 1,700 soldats venant des différents camps militaires.

Le Ministère de l'agriculture et le Ministère de l'instruction de la Saskatchewan ont réuni leurs efforts en ce qui concerne le jardinage scolaire. Le Ministère de l'agriculture a entrepris de fournir, à prix réduit, des graines de légumes, de fleurs, d'herbs, de céréales et d'arbres. Un catalogue des semences offertes a été placé dans chaque district scolaire de la province.

SIMPLES QUESTIONS

Pourquoi voit-on à l'entrée de beaucoup d'églises cette grosse pancarte qui vous arrête au passage: Défense de cracher?

Qu'on l'affiche, cette pancarte, dans les gares, les autobus, les magasins, les théâtres et autres lieux profanes où se presse un public mêlé, cela se comprend; mais dans une église! Ce n'est pas flatteur pour les bons chrétiens qui la fréquentent. Ils doivent connaître les convenances sociales: de nos jours même les plus humbles ont un mouchoir dans leur poche et ont appris à s'en servir.

Et à défaut de convenances sociales, nous autres, bons chrétiens qui entrons dans les églises, n'avons-nous pas les convictions religieuses qui doivent nous tenir dans un pieux respect, dans un saint tremblement lorsque nous sommes à l'église en présence du Saint-Sacrement?

D'après les statistiques mensuelles, on a fabriqué avant la fin d'octobre 1915, avec 48,197 tonnes de [illegible] 1914, les chiffres correspondants étaient les suivants: 12,295,200 livres de sucre brut de 48,480 tonnes de betteraves.

* * *

N'avez-vous pas entendu dire souvent qu'une personne **jouit** d'une **mauvaise** santé? Comment la trouvez-vous? On devrait alors tout aussi bien dire qu'une personne est **affligée** d'une bonne santé.

LE R. P. PEDNEAULT, S. J.

Nous avons aujourd'hui une bien douloureuse tâche à remplir. Un de nos bons maîtres, le R. P. Pedneault, vient de s'éteindre doucement à l'hôpital de Saint-Boniface. Il est passé de vie à trépas comme le lampion qui manque d'huile, comme le cierge qui se consume!

Tous les coeurs du Collège sont attristés. Depuis que notre bon gardien de recréation a laissé son poste pour s'aliter en novembre dernier, un vide s'est fait sentir au Collège. En effet le Père Pedneault avait su gagner tous nos coeurs par sa bonhomie bien canadienne et son bon coeur à toute épreuve. Toujours jusqu'au dernier moment il a été sur la brèche et bien que souffrant quelquefois, toujours il se montra dévoué et prêt à rendre service. Rarement maître de recréation fut aussi aimé des élèves confiés à sa garde et cependant combien difficile et ingrate que cette tâche!

Le Père Pedneault naquit à Jonquière, dans la belle province de Québec en 1885. Il fit son cours classique à Chicoutimi. En 1907, fidèle à sa vocation, il entre dans la société de Jésus. En 1914 il arrive au Collège de Saint-Boniface comme gardien de la récréation en second. C'est là qu'il gagna l'affection de tous par son coeur d'or, sa jovialité et ses manières affables.

Au mois de décembre 1915 il eut une attaque de pneumonie. Tous en furent peinés, mais tous aussi s'attendaient à un prompt rétablissement. Dieu en jugea autrement, quand après une longue maladie de plusieurs mois, il réclama le sacrifice de la vie à ce jeune religieux plein d'ardeur. Le compagnon de Jésus se sacrifia volontiers. Et samedi matin, jour consacré à la Vierge, on nous apprit le décès du dévoué Père.

Il fit une mort vraiment édifiante, et comme nous le disait si bien le Père Carrière, ce jeune homme avait suivi exactement la grâce divine. En effet, au Révérend Père Provincial qui lui demandait de faire le généreux sacrifice de sa vie, il répondit: "Oui, je le fais de tout mon coeur et même à certains moments je désire ardemment mourir!" Il fallait que cette âme fut bien pure pour que Dieu lui inspirât de si touchantes paroles.

Son service a eu lieu lundi matin à 8.30 heures, dans la chapelle du Collège.

Armand Bertrand.

AU PETIT SEMINAIRE

Rapport de la dernière séance de l'Académie Taché

Dimanche, le 26 mars, le soleil a beau se donner des airs de printemps, teindre de pourpre le ciel d'azur, répandre sa chaleur caressante dans la cour de recréation du Petit Séminaire, les membres de l'Académie Taché ne sont pas moins prompts à répondre au signal qui les invite à leur dernière séance de l'année 1915-16.

Après la prière d'introduction, M. l'assistant-secrétaire, R. Gagné, dit un rapport fidèle de la réunion précédente. Par-ci, par-là, il sait glisser sur la méthode de critiquer les déclamations des remarques personnelles qui sont accueillies avec force applaudissements.

Des applaudissements non moins chaleureux saluèrent M. Edmond Lavoie lorsqu'il fut proclamé vainqueur du débat qu'il soutint à la dernière séance contre M. Antoine Deschambault. La question en litige était de savoir si les Canadiens devaient, en 1775 rester fidèles à l'Angleterre ou se ranger sous l'étendard des Treize Colonies. M. Deschambault se montra, dans sa réplique surtout, un si habile avocat de la cause américaine, qu'il embarrassa grandement les juges dans leur décision. Au dire de M. Brunet, juge-en-chef, ce furent la force avec laquelle M. Lavoie fit ressortir la loyauté des Canadiens-français à la parole d'honneur et l'éloquence entraînante qu'il mit dans ses périodes cicéroniennes, qui portèrent "Thémis" à lui présenter la palme de la victoire.

De l'enthousiasme, les académiciens passent au rire que sait provoquer M. Antoine Poirier, par sa déclamation badine: "L'Age d'Or des Ecoliers". S'il faut en juger par la critique que M. Alphonse Dufort fut appelé à faire, le jeune déclamateur eut un début qui permet d'espérer beaucoup de lui.

Pour mêler l'utile à l'agréable, M. Joseph Hébert vint nous lire le rapport de l'assemblée qui eut lieu au Collège de Saint-Boniface le 25 février. Les appels à la résistance énergique que lancèrent les orateurs de cette réunion mémorable retentirent comme des coups de clairon dans notre salle académique et firent vibrer d'enthousiasme national tout l'auditoire. "Jusqu'au bout!" était la réponse de tous les coeurs.

Ces émotions permirent à tous de goûter davantage la déclamation de M. Maurice St-Cyr: "Le Petit Alsacien de 1870". Dans la critique de M. Forest, pas un mot de censure ne se trouvait; et avec raison, car M. St-Cyr remporta un vrai succès oratoire.

De 1870, M. le Président, Norbert Bellavance, nous reporte à 1760 et 1763 et refute l'erreur historique qui existe encore au sujet de l'émigration de la noblesse canadienne lors de la Cession du Canada et du Traité de Paris. Avec des documents à l'appui, le conférencier démontre que la source où nos historiens Bibaud et Garneau ont puisé leurs renseignements pour dire que la plupart des nobles quittèrent le Canada après la guerre de Sept Ans était une source empoisonnée par le fanatisme et l'intérêt. Ensuite, s'appuyant sur l'Histoire des Urselines de Québec, sur les paroles du Gouverneur Murray et du juge Baby; rappelant le fait que les Seigneurs ruinés par les guerres canadiennes n'avaient plus d'espérance de tenir leur rang en France ou d'y refaire leur fortune; montrant le rôle que les nobles jouèrent en 1775 et 1812, M. Bellevance prouve que la noblesse en général, loin de quitter le sol de la Nouvelle-France, s'y attacha plus fortement que jamais.

Avant de terminer, M. le Président nous donne un court résumé de l'oeuvre de l'année. Il fit remarquer que les travaux sur Cartier, Champlain, Talon et les Missionaires, sur l'héroïsme, la noblesse et l'action civilisatrice de nos ancêtres étaient bien de nature à nous faire aimer l'étude de notre histoire, à nous rendre fiers de nos origines françaises et à nous donner une leçon de courage pour résister à l'ouragan qui veut nous balayer de cette terre qui est nôtre.

Comme M. Bellavance doit nous quitter à la fin de l'année, il formule des voeux de longue vie à l'Académie Taché. Puis il conclut en présentant au nom de tous des remerciements à M. le Directeur pour le dévouement qu'il a montré pour le succès de l'Académie.

Nous regrettions de voir se terminer là cette séance, lorsque M Picton eut l'heureuse idée de demander à monsieur le Vice-Président "Quelques Mots" avant de nous quitter pour toujours. Bien que M. Brunet nous dise qu'il ne veut pas se présenter comme un spécimen des fruits que produit l'Académie, nous ne croyons pas moins que si tous les membres pouvaient se tirer d'affaire par un petit discours aussi spirituel que le sien, ils auraient raison d'être contents d'eux-mêmes.

Avant le "Sub Tuum" de la fin M. le Directeur nous félicite de la bonne volonté manifestée pendant l'année et nous encourage de continuer l'an prochain.

Gabriel Poitras,
Secrétaire.

SACRE-COEUR

Mercredi dernier ont été célébrés en l'église paroissiale les funérailles de Mlle Antoinette Laplante, 689 rue Banatyne, décédée à l'âge de quarante ans. Les funérailles étaient sous la direction de Desjardins Frères.

MGR BELIVEAU A ROME

Une lettre de Rome nous apprend que Mgr Béliveau, son secrétaire et chancelier, l'abbé Prud'homme, le juge Prud'homme, sont arrivés Rome le 10 mars.

FORESTIERS CATHOLIQUES

Les Forestiers Catholiques donneront une partie de whist le 12 avril prochain, dans les salles de l'Union Canadienne. Il y aura de jolis prix et tirage. Tous, messieurs et dames, sont invités.

Les prix de la dernière partie ont été gagnés comme suit: 1er prix des dames, don de M. O. Bellavance, par Mme J.-A. Marion; 1er prix des messieurs, une pipe donnée par M. J.-A. Marion, gagnée par M. Bourbonnier; prix de consolation des dames, gagné par Mlle Bélanger; prix de consolation des hommes, gagné par M. J.-A. Marion. Il y eut tirage d'un service à thé, don de M. J.-B. Leclerc. L'heureux gagnant fut Mlle Bourbonnière.

MORT DE M. YVES BROUSTAL

M. Yves Broustal, fermier de Morris, Man., est décédé dimanche à l'hôpital de Saint-Boniface. M. Broustal était malade depuis plusieurs mois. Il était dans sa quarante-cinquième année. La dépouille mortelle est exposée dans le salon funéraire de Desjardins Frères, d'où elle sera expédiée à Morris.

* * *





M. Jean de Rocquigny est revenu à Saint-Claude après avoir héroïquement versé une partie de son sang pour la défense de la France sa patrie. Ce glorieux mutilé porte les cicatrices laissées par une balle qui lui traversa le pied en chargeant à la baïonnette à la bataille de la Marne et celles d'éclats d'obus qui lui brisèrent une jambe dans une relève de tranchée. Guérie, sa jambe est restée trois centimètres plus courte que l'autre. La médaille militaire et la croix de guerre avec palmes sont pour lui de plus joyeux souvenirs que les précédents.

* * *

Trois jeunes Saint-Claudiens, Claude Rosset, Alfred Bernard et Albert Fredin, tous Français nés au Canada, viennent de s'enrôler dans l'armée canadiene. Loyalistes à outrance qui criez que les Canadiens ne s'enrôlent pas, et gouvernants qui nous persécutez voyez nos fils et nos frères aller défendre les opprimés d'outremer, pendant qu'ici, à l'ombre du drapeau britannique, où règne le 'British Fair Play', vous nous persécutez dans ce que nous avons de plus cher, notre langue. Détrompez-vous, nous resterons loyaux à notre langue comme à notre patrie.

POLICIERS ET SOLDATS ECHANGENT DES HORIONS

Samedi soir et dimanche après-midi, Winnipeg est témoin de bagarres où policiers et soldats viennent aux prises. — Bon nombre de soldats sont arrêtés. — Les autorités militaires interviennent.

Les alentours du poste de police Rupert ont été témoins de bagarres auxquelles participèrent samedi soir et dimanche après-midi de nombreux soldats et de nombreux citoyens. Pour rétablir la paix il fallut l'effort combiné de la police et des autorités militaires. Ces bagarres eurent pour point de départ l'arrestation de deux soldats ivres. Quatre soldats sont aujourd'hui à l'hôpital général à la suite des coups reçus. L'un d'eux, le soldat Smith, est plutôt dans un état précaire. Depuis samedi soir il est sans connaissance. Plusieurs autres ont dû aller à l'hôpital fiare panser des blessures moins importantes. En tout la police a fait une soixantaine d'arestations, dont cinquante militaires. Du côté nord du poste de police toutes les fenêtres ont été réduites en aiguillettes. Les versions des témoins varient passablement de l'une à l'autre. La seule chose certaine c'est que la casse des têtes a été copieuse. Dimanche soir et hier, des platons de soldats ont monté la garde pour assurer le maintien de l'ordre.

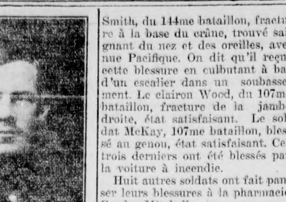
Le colonel Ruttan a annoncé qu'il allait tenir une enquête très rigoureuse. Après l'échauffourée de samedi soir, il a envoyé à Ottawa le rapport suivant:

"Dimanche. — Rixe hier soir entre soldats et policiers à la suite de l'arrestation d'un soldat. La foule, dans la proportion de trois à un, se joignit aux soldats. Aucun dommage à la propriété en dehors de la destruction d'une fenêtre de voiture de tramway. Une voiture à incendie appelée par les autorités civiles a fracturé la jambe d'un soldat. Tout était tranquille à minuit et trente. Trois compagnies en devoir pou empêcher les piétons de traverser la rue en attendant que les officiers eussent pris contrôle de leurs soldats."

Les blessés

A l'hôpital général: le soldat Smith, du 144me bataillon, fracture à la base du crâne, trouvé saignant du nez et des oreilles, avenue Pacifique. On dit qu'il reçut cette blessure en culbutant à bas d'un escalier dans un soubassement. Le clairon Wood, du 107me bataillon, fracture de la jambe droite, état satisfaisant. Le soldat McKay, 107me bataillon, blessé au genou, état satisfaisant. Ces trois derniers ont été blessés par la voiture à incendie.

Huit autres soldats ont fait panser leurs blessures à la pharmacie Gordon-Mitchell.



M. L'ABBE JOUBERT

M. l'abbé Joubert, procureur à l'archevêché, est parti hier soir pour Boutin, Sask., où se meurt son oncle M. Pierre Lépine.

M. L'ABBE MOREAU MALADE

M. l'abbé Moreau, curé de Vannes, Man., est à l'hôpital de Saint-Boniface, assez sérieusement malade.

DE PASSAGE

M. Nap. Laliberté, avocat d'Edmonton, ainsi que Mme Laliberté, étaient de passage à Winnipeg ces jours derniers, en route pour Ottawa, où M. Laliberté vient d'être nommé quartier-maître dans le bataillon canadien-français recruté dans la capitale. Pendant leur séjour à Winnipeg ils étaient les hôtes de M. et Mme A. Beaudette, suite 31, McMillan Court.

A L'UNION CANADIENNE

Aux amateurs de lecture, je suis heureux d'apprendre que l'Union, en plus de la magnifique bibliothèque qu'elle possède, est abonnée à tous les bons journaux du pays, à l'exception du **Pays**.

* * *

Est-il à propos de demander aux copains qui ont des livres de trop, de nous en faire don?

Bienvenus. S'ils sont bons on les lira; sinon on les brûlera.

* * *

Nous n'avons pas vu le Fils du Matin à l'Union depuis au-delà de deux mois. Se serait-il enrôlé par hasard?

* * *

Lui. — Je propose que le secrétaire revise son procès-verbal et qu'il en retranche tout ce qui pourrait, plus tard, faire penser à nos successeurs que nous n'étions pas sérieux.

Moi. — Bien sûr qu'il aurait besoin qu'on lui passât la herse avant de l'ensemencer; et pourtant c'est un des plus "Beaupré" de la Province.

* * *

Le vieux "moineau", lui, on lui passera le rabot la semaine prochaine.

* * *

Nous espérons encore l'union des c(h)oeurs.

Le Sec.

SECOURS NATIONAL

Mercredi le 12 avril prochain, à 8.30 du soir, il y aura concert au Fort Garry Hotel afin de recueillir des fonds pour l'oeuvre du Secours National. Seront au programme: M. et Mme John Waterhouse, M. Hugh Baly, Mmes Counsell, A.-L. Scott et G.-H. Williams.

Les billets seront en vente à $1 au magasin McLean.